



## LE MARABOUT ROUGE



L. vécut en notre fin de siècle, et pourtant il avait tout d'un autre âge, ce montagnard superbe, qui, descendu des Pyrénées, son bâton de voyageur à la main, devait revêtir sur sa route la pourpre cardinalice. Il s'en alla de par le monde semer les miracles de la Foi et mendier jusqu'à sa mort

pour les œuvres gigantesques conçues et exécutées par son génie chrétien. Œuvres à peine concevables par leur prodigieuse audace et où l'on retrouve comme dans un miroir fidèle les étranges contrastes de son âme altière et passionnée, emportant tous les obstacles par la force et la séduction.

Les Arabes l'appelaient *le Marabout rouge*, il les fit chrétiens. Carthage le choisit pour roi : il la donna à la France ; le pape l'aima plus qu'aucun autre de ses fils, et cette prédilection lui coûta la couronne de gloire populaire dont sa mitre était ceinte. Enfant, il rêvait la vie simple de pasteur de peuples dans son Béarn silencieux et paisible ; homme de Dieu, il promena sa houlette jusqu'au fond

du continent africain et, sur un signe de sa main, des légions de moines s'en allèrent au martyre pour assurer sa conquête au royaume de Dieu.

Qui de vous, même parmi les plus jeunes, n'a entendu raconter quelque épisode de cette grande existence du cardinal Lavigerie. On l'a comparé au cardinal de Richelieu, sans que cette comparaison puisse amoindrir l'une ou l'autre des deux Eminences ; mais certes, s'il y eut parité entre les

deux génies sous certains rapports, que de contrastes là encore, et comment reconnaître pour frères, à première vue, le politique du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont la mince silhouette dérobe la puissance morale, et le beau patriarche du XIX<sup>e</sup>, dont Bonnat nous a laissé une admirable image, avec sa barbe blanche, ondée et brillante, toute épandue sur le manteau éclatant.

Voulez-vous qu'aujourd'hui et demain nous feuilletions ensemble les pages de cette admirable vie, éblouissante dans son cadre oriental, et, malgré la mort, vibrante encore du grand enthousiasme qui souleva les âmes à la suite de ce précheur de croisades ?

Le petit Béarnais, qui devait occuper une si grande place dans l'histoire contemporaine, eut des origines modestes. Son père, contrôleur des douanes, le fit élever auprès de sa famille, et les souvenirs de ceux qui ont connu l'enfant, à cette époque, donnent bien idée de son caractère entier, irréductible et charmeur tout à la fois.

A dix ans, Charles Lavigerie, notre héros, était un robuste montagnard descendant ou montant la côte, dans son voyage quotidien à l'école, en mangeant

son pain sec dont il était insatiable. Il était habituellement le premier de sa classe, et, invariablement, le premier aux jeux demandant force et adresse ; il aimait surtout la lutte, battant volontiers les autres, quelquefois battu lui-même et toujours prêt à la revanche. Plein d'entrain, de facéties, hardi, énergique, dominateur, subjuguant ses camarades, et les faisant plier à ses volontés de gré ou de force.



SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE.





Rentré au logis paternel, il jouait au soldat ou au prêtre, comme bien d'autres de son âge, mais avec un sérieux où perçait encore sa nature autoritaire. Avec ses frères et sa petite sœur, avec ses parents, avec les domestiques, il se dit prêtre : il faut qu'on le croie. Il dit la messe gravement, il faut que chacun y vienne et s'y tienne bien : il le veut. Il faut que sa grand'mère la lui réponde révérencieusement : il le veut. Il faut que ses bonnes se confessent à lui et à genoux : il le veut. Il prêche et son sermon sonné, il faut s'y rendre toutes affaires cessantes, même le diner fumant sur la table : il le veut.

Dans la rue, il se fait apôtre à sa manière; rencontre-t-il quelques petits juifs, il y en a de nombreux à Bayonne, il leur enjoint de se faire baptiser et, si l'objet de son zèle regimbe, il l'empoigne, le secoue, le pousse vers la fontaine ou la rivière, l'asperge abondamment; ensuite, pour calmer ses cris, lui jette quelques sous.

Puis, vint sa première communion et, de ce jour, il déclara vouloir se faire prêtre, non plus en jouant comme un enfant, mais avec la persistance et le sérieux d'un homme qui sait où il va et ce qu'il veut faire.

Il nous a laissé un récit charmant de sa présentation à son évêque, Mgr Lacroix, quand son père consentit enfin à céder à son désir : « Je vois tous les jours, dit-il, le salon de l'évêché qui me paraissait immense, son meuble de velours jaune, le canapé sur lequel le bon évêque était assis et où se détachait sa soutane violette dont je m'approchais pour la première fois.

« — Vous avez donc la vocation d'être prêtre ? me dit-il en m'attirant à lui et en me caressant de ses mains vénérables.

« — Oui, Monseigneur, lui répondis-je avec peut-être plus de résolution que de défiance de moi-même.

« — Et pourquoi voulez-vous être prêtre, mon enfant ?

« — Pour être curé de campagne.

« Mon père me regardait étonné de ces goûts champêtres qu'il ne me connaissait pas; mais l'évêque sourit et dit :

« — Vous irez d'abord au séminaire de Larressore, et puis vous serez ce que Dieu voudra.

« Il voyait plus clair que moi dans ma destinée. Ma cure de campagne est restée le rêve de mon enfance et aussi, quelquefois, le regret de mon âge mûr. Dieu m'a mené où il a voulu, et voilà pourquoi je vous écris aujourd'hui sur les ruines de Carthage et non dans un presbytère du Béarn. »

A Larressore, où il entra vers quinze ans, on remarqua bientôt cet adolescent de verve étincelante, riche de toutes les ressources, imaginant mille tours, semant autour de lui la gaieté, l'entrain, mais aussi révélant parfois les violences d'une volonté qui brise tout ce qui lui fait obstacle.

Puis, il s'étonne ensuite lui-même de ses éclats et cherche à les faire oublier par les grâces et les séductions qui sont une autre face de cette nature complexe. Témoin cette leçon de musique où il jette sa flûte à la tête de son professeur, un paisible Allemand, qu'il prend dès lors en profonde affection. Que d'autres flûtes il devait jeter dans sa vie à la tête de tous ceux qui essayaient de lui barrer la route.

Une autre fois, sa mère, que n'enchantait pas sa vocation ecclésiastique et qui espérait toujours un retour en arrière, remarqua qu'il portait les cheveux longs sur la nuque, comme il était d'usage parmi les prêtres à cette époque; elle prit des ciseaux et laïcisa cette jeune tête. Peu après, Charles se présenta à sa mère avec une tonsure complète : c'était sa manière de prévenir les équivoques, afin qu'on sût tout de suite à quoi s'en tenir avec lui et qu'on n'y revint plus.

Mais maintenant que nous avons l'ébauche de cette figure originale et puissante, ardente et primesautière, hâtons-nous de franchir les parties les moins saillantes de sa vie pour en arriver à ce qu'on peut appeler son épopée héroïque; car il faudrait des volumes pour tout dire de cet homme extraordinaire et nous ne disposons que de quelques pages, nous devons donc faire un choix. Le voilà jeune prêtre à Paris, s'imposant déjà par sa valeur dans une société d'élite d'où devaient sortir tant d'hommes d'église supérieurs; il les précède, il est déjà quelqu'un, et la première manifestation de sa voie définitive est pour les écoles orientales. Il est là dans son élément et s'y donne libre carrière, cependant l'heure n'a pas encore sonné de son apostolat définitif, et l'étoile des Mages se voile à ses yeux pour quelque temps; il part pour Rome où il est nommé auditeur de Rote, une position magnifique, mais où la diplomatie essaie vainement de le rompre à ses formes; il en étouffe et le dit sans ambage; le pape Pie IX, qui l'aimait, l'apprit et comprit sa souffrance et aussi l'avenir d'un pareil sujet, et l'abbé Lavigerie fut nommé évêque de Nancy. Il avait trente-six ans.

Cela est déjà mieux dans ses aptitudes, et il entre d'emblée dans ce rôle, il réforme, il taille, il ajoute et il retranche, il soulève de terribles résistances, il met la routine aux abois, mais d'un mot, d'un sourire, il sait se faire pardonner son inflexible autorité, et, quand on considère l'ensemble de ses réformes, leur but toujours élevé, on est frappé par la noblesse de ses opinions, l'unité de l'ensemble, le soin du détail et l'admirable résultat obtenu. Aussi, chacun se récrie et tout le monde concourt à son succès; au fond, ceux qui l'approchent sont conquis, et son départ sera un long deuil pour son évêché.

A cette époque, 1866, l'évêque d'Alger, Mgr Pavy, vint à mourir, laissant inachevée son œuvre de prédilection, Notre-Dame d'Afrique, dont l'érection l'avait consolé de tant de travaux apostoliques



que lui interdisaient les circonstances, la trop grande étendue de son diocèse, les exigences de la politique, que savons-nous encore. Il fallait un homme d'autorité et d'intelligence rares pour se débrouiller au milieu de cette succession ; le gouverneur de l'Algérie, maréchal de Mac-Mahon, qui avait été quelque temps à Nancy, en même temps que Mgr Lavigerie, la maréchale surtout, dont l'âme virile et profondément religieuse avait de secrètes affinités pour les caractères comme celui du jeune prélat, eurent la pensée de lui offrir le siège épiscopal vacant. Le maréchal était alors à Compiègne, il en parla à l'empereur, et fut autorisé à pressentir l'évêque de Nancy, sans omettre de lui signaler les difficultés, les déboires, l'éloignement et tout ce qui faisait d'Alger un diocèse inférieur à celui qu'il occupait actuellement.

Le cœur du jeune évêque tressaillit à la lecture de cette lettre qui répondait si complètement à ses secrètes aspirations de missionnaire. Il se donna vingt-quatre heures pour y répondre, mais sur l'heure il était décidé à accepter, concevant aussitôt, avec cette prodigieuse aptitude de sa vaste intelligence, tout un plan de réforme dont la connaissance même partielle eut effrayé les plus audacieux.

Il écrivit donc au maréchal « ... Je n'ai accepté l'épiscopat que comme une œuvre de dévouement et de sacrifices. Vous me proposez une mission pénible, laborieuse, un siège épiscopal de tous points inférieur au mien, qui entraîne avec lui l'exil, l'abandon de tout ce qui m'est cher ; vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre. Un évêque catholique, monsieur le maréchal, ne peut répondre qu'une seule chose à une semblable proposition : j'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert... »

Mgr Lavigerie fut donc désigné pour Alger, mais dans l'échange de vues sur sa mission, entre le gouverneur général et lui, il se montra si ardent, si peu préoccupé des ménagements indispensables, si indépendant de toutes manières, que le maréchal, affolé, alla trouver l'empereur et lui déclara qu'il ne voulait plus de son candidat. A cette époque, un maréchal de France et un évêque étaient des puissances avec lesquelles il fallait bien compter, l'empereur fit venir Mgr Lavigerie et, ne pouvant l'amener à composition sur les principes, lui offrit un des plus beaux archevêchés en échange d'Alger. Effort vain, l'évêque de Nancy répondit fièrement : « Ce que vous me proposez-là est une honte, il dépendait de vous de me nommer ou de ne pas me nommer ; puisque je suis nommé, j'y veux et j'y dois aller. »

Et il y alla ! Et non seulement il y alla, mais il y alla comme archevêque, ayant pour évêques suffragants Mgr de Las Cases, à Constantine, et Mgr Callot, à Oran.

Ce fut en mai 1867 que Mgr Lavigerie arriva en vue d'Alger, la mer était splendide, et l'archevêque,

debout sur la passerelle du *Caton* regardait la côte africaine qui semblait venir à lui, alors qu'il courait vers elle.

Ceux-là seuls qui l'ont vu peuvent s'imaginer le tableau magique qu'offre cette rade d'Alger, encadrée dans un horizon de quarante lieues, avec, tout au loin, la ligne capricieuse et toujours bleue des montagnes kabyles. Puis, au détour de la pointe Pescade, sur le flanc de la colline, s'élève, en amphithéâtre et toute étincelante au soleil, la ville blanche, *El Bahadja*, avec ses terrasses, ses coupoles, ses minarets, l'enceinte hautaine mais brisée des remparts turcs, les lignes sinueuses du quartier maure, la Kasbah où flotte le drapeau de la France ; toute cette blancheur et cet éclat dominés par la sombre verdure de Mustapha. La caresse incessante de la mer qui vient mourir au pied de Bab-Azoun berce le rêve, tandis que le panache glauque de quelques palmiers disséminés dans la campagne donne l'impression de l'Orient, avec ses solitudes brûlantes derrière le rideau mouvant des vertes oasis.

L'archevêque regardait et dans ses yeux une flamme passait disant parfois le prodigieux effort de sa pensée, l'émotion intense de son âme d'apôtre. On respectait son silence et il se laissait emporter bien au delà des splendeurs de ce décor qui s'offrait à lui comme pour charmer la première heure de son exil volontaire.

Ce peuple de musulmans fanatiques, de nègres inconscients, de juifs méprisés, c'était son peuple à lui, il avait à le convaincre, à le relever, à l'aimer, il lui faudrait panser toutes ses plaies secrètes, nourrir ces affamés, les défendre contre toutes les violences, les racheter de l'esclavage, tout cela par sa volonté, son dévouement, son génie et avec la seule puissance qu'il trouvait dans la devise toujours invincible et toujours méconnue : « Dieu le veut ! » Quelles émotions durent être les siennes à cette heure de recueillement suprême.

Cependant, la frégate qui portait Sa Grandeur entra dans le port, ses mâts pavoisés. Les navires en rade la saluèrent de leurs salves auxquelles répondirent les canons des forts. Une foule étrange, bariolée de toutes les couleurs, de tous les costumes, se pressait le long des quais, bruyante, grouillante, enthousiaste et curieuse, mal contenue par les soldats qui, de la Marine où débarquait l'archevêque, faisaient la haie jusqu'à la cathédrale où il se rendait en procession, conduit par son chapitre et son clergé. Il s'avancait lentement, avec cette belle assurance toute de dignité et de grandeur, ce sourire plein de finesse et de charme, cette haute taille, ce beau et noble visage, qui l'aidaient si bien dans son œuvre de conquête morale. Il bénissait sur son passage, et Français, Grecs, Italiens, Maltais, Arabes, tombaient à genoux, baisaient ses mains, sa robe de prêtre en le saluant dans tous les dialectes ; c'était un délire.

Le cortège avait franchi la place du Gouverne-



ment, l'évêque était entré dans la vieille mosquée transformée en cathédrale, et il en sortait pour se rendre, toujours en procession, à l'évêché qui est en face, lorsque Monseigneur, considérant cet étrange palais mauresque qui allait être le sien, aperçut avec surprise toutes les fenêtres, les portes et jusqu'aux galeries intérieures garnies d'une foule de belles et élégantes jeunes femmes (en Algérie, il n'y en a pas de vieilles) qui s'y épanouissaient comme des fleurs, avec une joie et une sécurité attestant leur parfaite quiétude.

— Qu'est-ce ceci ? demanda Monseigneur à ses assistants.

— Ce sont les femmes des fonctionnaires les plus qualifiés, des officiers de la garnison et de la marine, Monseigneur, qui sont venues là pour mieux voir le défilé.

L'évêque cessa de sourire, il s'arrêta, fit arrêter le cortège :

— Messieurs, dit-il, j'entrerais chez moi quand tout ce monde en sera sorti.

Ce ne fut pas long, on peut le croire ; subitement, les fenêtres et les galeries se vidèrent de leurs jolies curieuses et Monseigneur reprit sa marche triomphale. Le soir même de cette mémorable journée, l'archevêque prévint son concierge que le jour où une femme monterait sans autorisation son escalier, lui, concierge, le descendrait pour toujours.

Voilà donc l'archevêque en possession de cette terre promise à son zèle, et, comme pour défier son courage et sa confiance, les événements semblent, dès le début, s'entendre pour l'accabler de leurs périls, tandis que les éléments eux-mêmes se lèvent contre lui. Dès le mois d'août, il s'en retourne en France pour entretenir l'empereur à Biarritz du dénuement de ses églises, des remèdes à apporter à certaines autres misères, et il passe par Rome pour prendre l'avis du pape. En Italie, il subit une atteinte du choléra, et, sans prendre le temps de se remettre, il part rejoindre Napoléon. Il obtient de lui tout ce qu'il veut et, apprenant que le choléra vient d'éclater à Alger, il s'embarque aussitôt sur l'*Hermus*, le plus petit et le plus mauvais paquebot des messageries.

Une tempête survient, l'*Hermus* est incapable de résister et son gouvernail se brise, tandis que l'eau envahit les cales : c'est la mort rapide, affreuse, inévitable. Équipage, passagers, les uns fous, les autres hébétés, poussent des clameurs de détresse, ce sont des adieux déchirants, des sanglots, un désordre inexprimable ; seul, l'archevêque garde son sang-froid et son autorité. Il va de cabines en cabines, apaise, relève, donne un peu de son courage, bénit, absout, puis remonte sur le pont et, au moment où la fureur de la mer contre la malheureuse épave va l'emporter à jamais, il s'écrit d'une voix qui domine le bruit terrifiant de la tempête : « Faisons le vœu, tous ensemble, de monter, aussitôt débarqués, à Notre-Dame d'Afrique ! »

Un hurrah, parti de presque tous les cœurs, répond à cet appel et voilà que l'Étoile de la mer, encore une fois, détourne le danger. L'*Hermus*, sans gouvernail, couché, ballotté, ayant perdu sa route, tombe sous le vent des îles Baléares et, soudain, le calme renaît, le courage revient, on installe une barre provisoire, on vide les cales et enfin l'on revoit la terre d'Algérie : ils sont sauvés !

Mais ce n'est pour l'archevêque que le commencement des tribulations. En débarquant, il apprend qu'il est déjà mort dans son diocèse cent cinquante mille personnes, et le fléau dévore quinze cents victimes par jour.

— Me voici, j'arrive ! s'écrit Monseigneur, s'adressant à ses prêtres, comme s'il disait au mal terrible : « A nous deux ! ».

Et le voilà sans repos ni trêve, visitant, secourant les malades, recueillant les veuves, les orphelins, donnant tout ce qu'il a, ayant un mot de tendre pitié pour d'affreuses souffrances, excitant et admirant le zèle de ses prêtres et de ses religieuses qui mouraient bravement à ses côtés ; se dépensant de mille façons et restant invulnérable.

Mais les fatigues, les devoirs, résultats du fléau, ne l'absorbaient pas tellement qu'il oubliât son vœu à Notre-Dame d'Afrique. N'avait-il pas promis de monter à son sanctuaire avec les passagers de l'*Hermus*, et aussi d'établir une association de prières pour les marins morts en mer.

L'archevêque était un admirable metteur en scène, comme on dirait de nos jours ; il savait tirer partie de tout et connaissait l'influence des choses extérieures, surtout dans un pays neuf comme son diocèse, avec des peuples enfants pour spectateurs et auxiliaires. Le cérémonial de ce vœu fut admirable et saisissant : le clergé, les religieux, toutes les paroisses et de nombreuses familles de marins sortirent en procession de la basilique à la Vierge, encore inachevée, et s'avancèrent jusqu'à l'extrême pointe du rocher dont le pied baigne dans la mer. C'était à l'octave des morts, les cloches sonnaient le deuil, la croix faisait face aux flots et un drapeau mortuaire, soulevé au-dessus d'un cénotaphe de granit, semblait vouloir couvrir d'un linceul cette tombe mouvante, qui engloutit, chaque année, tant de victimes. Le *Libera* fut chanté, l'encensoir fut élevé sur les trois points que baigne la Méditerranée, et ce fut un spectacle impressionnant que celui de cette absoute solennelle donnée à cette sépulture profonde. Aujourd'hui encore, on vient, chaque année, en ce même jour, renouveler et les prières et les chants qui portent jusqu'au ciel, aux disparus, le souvenir fidèle de ceux qui les ont aimés.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)





## LE ROI DES NEIGES

SUITE



Une jeune dame tressaillit de nouveau. Jorg acheva avec une lassitude plus visible :

— Par complaisance et gratitude pures, nobles étrangers, je vous ai dit ce que je savais de Ruvsndal. Vous avez achevé votre repas, tout en vous parlant j'ai achevé, moi, de desservir la table. Donc, si maintenant ma présence ne vous est plus utile et si vous le permettez, je me retirerai.

— Quelques mots encore, dit impétueusement Steven. Ne vois-tu pas pour moi quelque moyen plausible de monter au château et de parler à ce Warwolf ?

— Que saint Eric vous en garde ! s'écria l'aubergiste dans une frayeur non feinte. Monter à Ruvsndal, parler à sire Warwolf, quand rien ne vous y oblige ? Il faudrait pour cela que la peau vous démangeât d'être écorchée ! J'aime à croire que vous ne parlez pas sérieusement ?

— Si, très sérieusement, fit Steven avec fermeté. Que puis-je espérer de profitable ici sans l'assentiment de cet homme puissant ? De l'humeur dont tu le dis je conçois à présent, à l'encontre de mes premiers projets, que je ne peux rien tenter sans être bien assuré, mes affaires une fois en train, qu'il ne les interrompra pas brutalement par son caprice despotique. Il me faut donc, quoique j'entreprenne, affronter avant tout la colère de cet homme terrible. Et je crois que c'est aussi l'avis de ma jeune parente.

La jeune dame tourna vers lui son beau visage redevenu très pâle :

— Hélas ! fit-elle dolement, nulle autant que moi ne désire vous éviter les risques d'une telle entrevue, mais ce serait folie à nous d'être venus jusqu'ici, à travers tant de périls, si, une fois arrivés, nous devions reculer devant le premier obstacle. Je vous approuve donc une fois de plus, mon cher Steven, honteuse seulement de ne pouvoir jamais vous assister que par mes vœux et mes prières.

Les raisons du jeune homme eussent paru valables à tout homme disposé à le prendre réellement pour un négociant de Lubeck. Mais Jorg demeura

raït sceptique à cet égard. Il secoua la tête dans un doute persistant :

— Certainement, certainement, mon maître, tu ne pourrais rien entreprendre sans le bon vouloir de notre gouverneur, mais puisqu'il n'est rien pour toi à entreprendre ici de durable ou de lucratif, je te l'ai prouvé, à quoi bon monter à Ruvsndal ? On sait quand on y entre, sait-on quand on en sort ? Sire Warwolf ne recherche pas ceux qui ne le recherchent pas, mais si l'on se met de soi-même à portée de sa griffe, il vous agrippe, et rien n'est malaisé autant que de se tirer de cette griffe-là ! Au nom de la confiance entière que je t'ai vouée, au nom de l'amitié soudaine que j'ai sentie pour toi, je t'en supplie, mon maître, réfléchis longuement avant de tenter cette démarche téméraire.

— Je réfléchirai, dit Steven, je te le promets ; promets-moi de ton côté, une fois décision prise, de m'aider de toute ton activité et de toute ton expérience.

— Promis, déclara Jorg.

— Et sur ce, dit Steven, il est tard, mon cher hôte, donne-moi la lampe de fer. J'éclairerai ma parente jusqu'au seuil de son appartement. Que la nuit nous soit propice et que le bon saint Olaf veille sur cette maison !

### III

Le lendemain, maître Jorg, tout en vaquant aux soins divers de son auberge, pensait encore aux propos que ses deux hôtes lui avaient tenus la veille. En dépit de tout ce qu'ils avaient dit pour lui donner le change, il s'attachait de plus en plus à l'idée que les deux étrangers n'étaient point des marchands de Lubeck. Quelle apparence que des gens ruinés par les invasions danoises se souciaient si peu de la dépense ? Le jeune seigneur, le *Jarl* (Jorg ne pouvait mentalement s'empêcher de lui attribuer ce titre) n'avait-il pas commandé le repas ce matin même avec force injonctions pour que sa jeune parente eut fine chère, injonctions qui démentaient absolument la résolution, énoncée la veille, de se nourrir frugalement ? Et n'avait-il pas donné à l'hôte de l'argent sans compter, sans même regarder ce qu'il lui mettait en main, en le priant d'acheter le néces-



saire pour que la chambre de la dame offrit tout le confortable possible ? Or, l'énumération des objets, pour la plupart introuvables au village, et constituant ce nécessaire, dépassait tout ce que l'imagination du pauvre Jorg avait jamais conçu de superflu. Que ce fut là l'empresement prodigue d'un jeune époux désireux de complaire à sa jeune femme, l'hôte ne pouvait plus le penser tant les façons réservées et cérémonieuses de Steven contredisaient une telle supposition. D'ailleurs, ils habitaient des pièces éloignées l'une de l'autre, puis Steven n'entraît que rarement chez la jeune dame et seulement après avoir frappé le plus discrètement du monde. Que ces jeunes gens fussent parents on ne pouvait le croire non plus, tant leur façon d'être vis-à-vis l'un de l'autre ressemblait peu à l'intimité familiale. Ne conjecturant rien de précis sur ce point, Jorg concluait du moins que l'étranger avait parlé avec trop de feu des malheurs des îles Snorra pour n'en avoir été atteint que dans son commerce; puis aussi que la forteresse, son gouverneur, et ce qui se passait entre ces sombres murailles, intéressaient beaucoup plus le jeune homme que les questions d'échange ou de trafic. Après cet effort de réflexion dont il se sentit las, le brave Norvégien ne voulut plus penser, résolu à ne point se départir envers les étrangers d'une retenue qui leur laissait plus de liberté. Il se répéta de nouveau que respecter le secret de ses hôtes était le devoir de tout scrupuleux aubergiste. Mais l'idée que ce devoir, bien rempli, lui vaudrait un peu plus de bien-être n'avait rien qui put offusquer sa conscience.

Jorg, tout en déblayant son seuil d'un amas de neige tombée la nuit, en était là de ses raisonnements quand son attention fut attirée par une silhouette qui, approchant rapidement, se précisait dans le brouillard. Et ce ne fut pas sans surprise que, pour lui avoir versé jadis bien des gobelets de julöl, il reconnut Tolwig, le valet du gouverneur. Celui-ci avait l'allure précipitée d'un homme hors de lui; l'inquiétude, la crainte d'être suivi, lui faisaient retourner la tête presque à chaque pas. Pressentant une nouvelle grave, car messire Warwolf ne laissait pas volontiers Tolwig descendre au village, Jorg s'effaça pour laisser entrer le nouveau venu dans la salle, puis il referma vivement la porte sur eux deux.

Tolwig eut un soupir de soulagement en constatant que l'auberge était déserte, il s'assit près du feu, se débarrassa de son manteau, de son bonnet de fourrure et, cherchant à reprendre haleine, il ne trahit d'abord son agitation que par des gestes vagues, par des exclamations entrecoupées, telles que : « — C'est le démon !... Il y faudrait la patience d'un saint ! » — et autres manifestations peu explicites qui trouvèrent leur expression finale dans la commande d'un demi-pot de bière.

Quand il eut bu, Tolwig parut retrouver et son souffle et le fil de ses idées. Il donna alors cours à son indignation en accusations plus précises :

— On ne traite pas un homme libre de cette façon ! Non, Jorg, si endurant qu'on soit, le sang se révolte ! Certes, quand poussé par la misère, j'ai quitté la demeure des miens, le *gaard* où je mourais de faim, mais où je n'entendais que des paroles douces; certes, quand je suis venu m'offrir à cet homme, tu es témoin que, pour les deux rixdallers qu'il me devait payer à chaque Noël, j'étais prêt à toutes les soumissions ! Mais vois-tu, eût-il la vie pour gages, un condamné à mort ne le servirait pas ! Il est fait pour s'entendre avec les ours et vivre avec les morsures ! J'ai sur la peau les marques de ses mauvais traitements. Hier, ainsi que souvent maintenant, il était ivre. Comme avant de le coucher j'étais courbé afin de lui tirer ses chausses, il m'a cinglé avec sa ceinture de cuir cloutée et de si brutale façon que, même d'un homme enivré, je ne peux le lui pardonner. J'ai profité ce matin de son sommeil et je me suis échappé. Du diable si je retourne jamais dans ce nid de vautours !

Jorg fut effaré de cette résolution :

— Quoi ? fit-il, tu quittes le service du gouverneur ainsi, sans le prévenir, sans t'expliquer autrement ?

— Le prévenir, m'expliquer, dit Tolwig, ce serait lui donner le temps d'appeler ses Danois et de me faire jeter dans quelque basse-fosse ou déchirer par les crocs de ses chiens-loups, car tu sais qu'il n'aime pas qu'on raconte au dehors ce qu'on voit dans Ruvsdal. On peut tout redouter d'un tel homme.

— Mais tes gages ?

— Qu'il les garde ! Il m'en promettrait le double, il m'en promettrait le triple, que, pour rien au monde, je n'irais le lui demander. Je suis sauf, je le tiens quitte.

— Cependant, reprit Jorg, s'il craint tes indiscretions, s'il a quelque intérêt à ton silence, il te fera rechercher et, s'il te trouve, il se vengera d'une façon terrible.

— Il pourrait me rattraper si je me réfugiais à Brekke, à Bergen, ou dans quelque autre ville de la côte, car ces Danois maudits se retrouvent partout et ont entre eux de perfides ententes. Mais je me garderai de fréquenter ces endroits-là. Je retourne au delà des torrents, au *gaard* paternel, dans nos déserts et nos solitudes de glace. La neige ne me trahira pas. Néanmoins, ami Jorg, ne parle de ma fuite à personne...

— Je te le promets, dit Jorg.

Mais il réfléchissait, tergiversait, impressionné et retenu par cette peur de sire Warwolf que Tolwig manifestait si ouvertement. Après avoir bien ruminé sa pensée, il la formula cependant :

— Si tu n'étais si pressé de fuir, ami, je te



demanderais une chose qui te serait peut-être utile... ainsi qu'à d'autres.

— Plus tôt je serai loin du fiord, mieux cela vaudra pour moi. Cependant, le gouverneur, ayant bu hier plus qu'à son ordinaire, dormira là-haut quelques bonnes heures encore. Je puis donc te consacrer quelques instants et le ferai volontiers si c'est te rendre un service d'importance.

— Ce n'est pas un service pour moi, Tolwig, mais pour un jeune seign... un jeune marchand d'outre-mer, veux-je dire. Il habite mon auberge depuis hier et paraît extrêmement curieux de ce qui se passe là-haut. Les propos que tu me tiens sur messire Warwolf et les Danois m'intéressent peu, mais ce ne seraient peut-être pas des paroles perdues pour ce jeune étranger et pour la damé qui l'accompagne. J'ai idée qu'il t'écouterait de toutes ses oreilles et paiera généreusement tes renseignements.

— Hum ! Hum ! fit Tolwig, soupçonneux, Messire Warwolf aussi pourra me les payer et de manière à me faire repentir tout le reste de ma vie d'avoir été bavard. Es-tu sûr de tes hôtes, ami Jorg, ne me trahiront-ils pas ? Viennent-ils de Suède ?

— Non, ils viennent de Lubeck.

— Et que veulent-ils savoir de Ruvsdal ?

— Je ne le sais au juste. Ils désirent se rendre le gouverneur favorable pour des opérations commerciales. Ils t'en diront davantage eux-mêmes ; mais ce que je puis te dire, moi, c'est que ces deux personnes m'inspirent toute confiance et que j'ai lieu de me louer de leur libéralité. Je vais t'amener le jeune homme, tu jugeras par toi-même si tu peux l'obliger sans trop de risques, et tu ne lui diras que juste ce qui te paraîtra prudent. Seulement, si tu arrives au gaard avec un ou deux rixdallers dans ta ceinture, je présume que tu n'en seras pas plus mal reçu par tes parents.

Tolwig réfléchit à son tour mûrement. La dernière phrase de Jorg le décida :

— Amène le jeune marchand, dit-il. Le vieux loup de Ruvsdal dort : il m'est loisible de rester une bonne heure de plus sans danger. Veille bien, par exemple, à ce que personne autre ne m'entende et ne m'épie.

Jorg sorti, Tolwig prit dans ses mains son front brûlant. Il pesait les conséquences de sa résolution, appréhendant que les questions de l'étranger, probablement astucieux comme tous les marchands, ne l'amenassent à dire plus de choses qu'il ne faudrait. Mais aussi n'était-ce pas trop dur, après une longue absence, de rentrer à la demeure sans argent ? Si l'étranger lui donnait seulement deux rixdallers, ce serait assez pour prendre espoir jusqu'au beau temps. Cette idée de rapporter quelque chose, si peu que ce fut, à sa famille, maintenant que Jorg lui en avait fait entrevoir la possibilité, lui paraissait à tel point indispensable qu'il commençait à trouver l'attente longue et à

craindre que la curiosité des voyageurs n'eût changé d'objet.

La porte de la salle s'ouvrit enfin et l'aubergiste parut, suivi, non seulement d'un homme dont le vêtement élégant et le regard fier impressionnèrent Tolwig très favorablement, mais d'une jeune dame si joliment accoutrée, de visage si idéalement pur et beau, que le pauvre Tolwig, après que Jorg l'eut présenté et se fut retiré, perdit toute contenance et ne put prononcer une parole.

Steven avança respectueusement un escabeau à la jeune dame près du foyer ; sur un signe qui l'y invitait, il prit place sur un des bancs de chêne et fit, à son tour, signe à Tolwig de s'asseoir en face d'eux.

— Jorg nous a mis brièvement au courant de ta situation, dit Steven, dans une hâte mal déguisée d'en arriver au point important de l'entretien, et ta venue ici comble tellement à propos des souhaits que nous jugions irréalisables que, si restreintes que soient nos ressources, nous avons cru devoir faire un nouveau sacrifice pour obtenir tes précieux conseils.

Ce disant, le jeune homme tendait une petite bourse de cuir à Tolwig, et, quand celui-ci eut constaté qu'elle contenait, mêlés de marcs d'argent, plus de dallers qu'il n'en pouvait compter dans un coup d'œil furtif, l'idée instantanée que son retour avec cette petite fortune allait être une vraie fête au gaard lui causa une si vive émotion que sa bonne face large s'empourpra. Cette joie eut le même effet que l'aspect de la jeune dame : il ne souffla plus mot.

Steven ne put s'empêcher de le remarquer avec un sourire indulgent :

— Décidément, ami, notre façon d'agir va tout à l'encontre de notre désir : nous te faisons ce présent, — et de bien grand cœur, — pour te délier la langue, et te voici muet !

Tolwig rougit encore plus du reproche, et, n'ayant pas le courage de refuser un trésor qui promettait tant de joie aux siens, il fit effort pour dire de son mieux ce qu'on lui payait si bien :

— Tu peux questionner, généreux étranger. Je répondrai loyalement, quoi qu'il puisse m'en advenir de fâcheux dans la suite.

— Tu étais le valet du gouverneur, dit Steven. De Norvégien n'y avait-il que toi à Ruvsdal ? Veuille m'apprendre aussi à quelles occupations tu te trouvais astreint ?

— J'étais le seul Norvégien et le seul serviteur. Le maître avait amené un valet autrefois ; cet homme périt d'une manière étrange. Mais vous saurez ceci plus tard. Pour l'instant, hors moi, tous sont, là-haut, et Danois et soldats. Je servais les repas de messire Warwolf ; je prenais soin de ses vêtements, de ses fourrures ; et je maintenant l'ordre en la pièce unique qu'il habite au donjon.

— La garnison est-elle nombreuse et la consigne sévère ?



— La garnison compte soixante-dix hommes, messire. La consigne est sévère. Il y a des sentinelles de jour et de nuit. Le pont-levis ne s'abaisse que devant des visages connus, la herse ne se lève qu'au mot de passe, et le gouverneur s'entend comme pas un à stimuler la vigilance de ses soldats.

— Ceci est d'autant plus bizarre, remarqua Steven, que le pays est pacifié et soumis depuis de longues années. De par sa situation même, avec une garnison dix fois moindre, la forteresse serait encore à l'abri d'un coup de main. Je la crois utile à la surveillance du fiord et du goulet; son aspect effrayant peut avoir un effet moral sur le Norvégien qui regimberait à payer sa capitation; mais son armement formidable est en contradiction apparente avec les services qu'elle peut rendre en cette contrée perdue... à moins, comme je le disais à Jorg, qu'elle ne renferme des prisonniers d'État.

A ce moment, la jeune dame, incapable de dissimuler davantage l'intérêt qu'elle prenait à la conversation, se pencha, épiait la réponse sur les lèvres de Tolwig. Celui-ci s'intimida :

— Mon emploi, dit-il, me retenait le plus souvent dans le donjon, partie de la forteresse spécialement affectée au gouverneur. Ordinairement je me tenais soit dans la pièce du bas qu'il habitait, soit dans la pièce au-dessus où je logeais. Il n'aimait pas à me voir flâner dans les cours, ni dans les salles de garde, ni dans les tours où sont installés les Danois. Aussi, quel que soit mon désir de plaire à vos seigneureries, je crains bien de ne pouvoir les contenter : j'avais cru, d'après les paroles de Jorg, qu'il s'agissait surtout de renseignements sur ce que pourraient vous acheter messire Warwolf et ses hommes... Hors cela, je sais peu de chose, car on est mystérieux là-haut. Je ne mérite donc pas la bourse que...

— Tu plaisantes, fit Steven, cette bourse est à toi, quand même tu n'ajouterais pas une seule parole à ce que tu viens de dire. — Puis il reprit avec plus d'instance : — Mais si notre présent t'a touché et allège les tiens d'un grand souci, je te prie, au nom de ces êtres aimés, de nous répéter, non ce que tu as vu puisque tu n'as rien vu, mais ce que tu as pu entendre à propos des captifs.

Tolwig se troubla et son envie de se taire était grande. Il ne put toutefois résister au regard suppliant de la jeune dame, aux mains qu'elle joignait dans une attente d'angoisse, à la voix d'imploration dont elle demanda :

— Oh ! oui, je vous en conjure... apprenez-nous ce que vous avez entendu dire des prisonniers !

Tolwig se décida, mais il parla si bas que les deux étrangers durent se rapprocher pour saisir ses paroles :

— Messire Warwolf assure qu'il n'y a aucun captif dans la citadelle. Mais un soldat danois, avec lequel je m'étais lié et qui est reparti main-

tenant pour Copenhague, m'apprit, un soir où nous buvions ensemble, qu'il y avait un prisonnier, un seul... et que c'était pour celui-là que les tours étaient armées comme pour un siège et les soixante-dix soldats sur pied comme s'il s'agissait de repousser un assaut !

La jeune dame, frémissante, chercha les yeux de Steven et, dans un regard d'intelligence suprême, ce regard qu'elle avait eu sur le fiord en la barque de Dixen, lorsque la masse noire de Ruvsdal lui était apparue pour la première fois, elle voulut exprimer cette pensée fervente : « — O Steven, merci d'avoir eu confiance quand même, merci d'avoir espéré contre tout et de m'avoir donné cette confiance, cet espoir aujourd'hui justifiés ! »

Son jeune ami poursuivit :

— Et ce prisonnier, a-t-on décrit son visage ? A-t-on dit son âge ou n'importe quoi qui put correspondre aux souvenirs de gens anxieux de lui, de gens qui l'ont cherché peut-être par toute la terre ?

— Je n'avais aucun intérêt à rien savoir du prisonnier, bien au contraire, dit Tolwig, confus de son ignorance devant la véhémence des questions. Je ne fis donc au Danois aucune demande dont la réponse sue et retenue pouvait être si dangereuse pour moi ! Puis, je dois vous l'avouer, jeune maître, le Danois était un peu bien gris et je ne valais guère mieux...

Steven laissa échapper un mouvement d'impatience contre l'indifférence de ce Norvégien. Mais la dame, avec son regard si doux, sa voix plus douce encore, répara ce que cet emportement pouvait avoir de blessant et de maladroit.

— Répétez-nous dans les plus petits détails ce que vous a dit ce Danois ou quelqu'autre, mon ami. Les propos qui lui ont échappé vous ont peut-être alors paru puérils et vains : ils nous seront utiles. Vous ne pouvez deviner quel influence puissante la moindre indication peut avoir sur notre vie ! Je puis vous assurer que messire Warwolf nous jugerait bien plus coupable de vous avoir écouté que vous d'avoir parlé. Persuadez-vous donc bien que votre sort ne dépend pas de nous, mais que votre confiance vous rend maître du nôtre.

Ce raisonnement fit plus d'effet sur Tolwig que les instances de Steven et son attitude en fut bien moins contrainte.

— Le Danois m'a dit que le prisonnier, enfermé il ne savait dans quel cachot profond, vivait à Ruvsdal depuis près de trois ans. Par le chemin secret, dont l'entrée grillée ouvre sur le chenal, on l'avait monté probablement bâillonné, ligotté et si bien enveloppé de fourrures que ceux mêmes qui le portaient n'avaient su se rendre compte de sa taille. Ils assuraient que, homme ou femme, le fardeau ne pesait pas lourd. Des trois hommes qui avaient débarqué avec le gouverneur et le prisonnier, deux reprirent la mer le



soir même, sans communiquer avec aucun autre Danois de la forteresse, et jamais on ne les revit sur la côte de Norvège. Pour le troisième complice dont j'ai fait déjà mention, il demeura auprès de messire Warwolf en qualité de valet. Mais, soit préméditation du maître redoutant le bavardage de ce valet, soit accident réellement imprévu, on retrouva, trois jours après, ce pauvre diable rongé par les chiens-loups qu'entretenait le gouverneur de Ruvensdal. Le chenil se trouva mal fermé et les bêtes en sortirent précisément à l'heure où cet homme se trouvait seul dans la cour. Les provoqua-t-il par jeu, ou les loups furent-ils assez affamés pour se jeter sur lui? On ne le sut jamais et le gouverneur ne fit aucune enquête. Messire Warwolf est donc aujourd'hui le seul homme de Ruvensdal qui sache où respire, plutôt où agonise le prisonnier. Car ce que peut être la vie d'un être humain livré aux caprices brutaux d'un tel homme, on en frissonne! Voici, j'en fais le serment, tout ce que je sais.

La jeune dame avait caché son visage dans ses mains blanches et fines pour cacher l'altération de ses traits. Presque aussi ému qu'elle, Steven dit pourtant :

— Merci, ami, merci! Même en ce que tu nous dis de terrible et de cruel, il y a de l'espérance pour nous.

Ces derniers mots, prononcés à l'adresse de la jeune étrangère, lui rendirent quelque force et, d'un irrépressible élan, elle tendit la main à Steven. S'adressant à lui, dans le dialecte des îles, elle répéta :

— Oui, même en ce que cet homme nous apprend de cruel et de terrible, il y a de l'espoir pour nous! Donc, merci, ô mon fidèle et brave compagnon, merci de m'avoir appris à ne pas douter de Dieu, à ne pas disperser mon énergie et mon courage en larmes stériles au lieu d'agir! Votre noble cœur avait bien pressenti : Il doit vivre, il vit!... Ah! dites-moi qu'il vit!

— Oui, s'écria Steven dans une confiance superbe, oui, il vit! La présence de ce Warwolf, cette garnison nombreuse, l'armement de Ruvensdal, une consigne et des précautions si strictes, tout nous en est la preuve!

Un geste de la dame l'apaisa, le ramena à l'entretien. Il se retourna vers Tolwig :

— Ne sais-tu rien de plus sur le prisonnier de Ruvensdal?

— Rien, je vous en fais le serment.

— Parle-nous donc de Warwolf.

— Et que vous dirai-je de ce maudit Danois qui a le flair d'un renard et le cœur d'un loup? Lorsqu'il vint de Danemark, voici trois ans, il était très sévère, assure-t-on, très rude, très silencieux, mais on pouvait compter sur quelque repos, pour peu qu'on remplît son devoir et qu'on exécutât ses ordres exactement. Depuis, dans l'exil de ce farouche nid d'aigles juché sur les ro-

chers à pic et perdu dans les neiges, à cette rigueur qui ne s'est pas démentie, le gouverneur a joint la ruse et la méfiance. Dans son désœuvrement, il ne cesse d'espionner ses hommes, se fait une distraction de les surprendre en faute et de les punir à la moindre négligence. J'en étais, pour ma part, aussi las que peut l'être un Norvégien patient.

— Il n'y a-t-il pas quelque moyen de séduire ce geôlier terrible? N'est-il pas sensible aux paroles flatteuses, aux présents?

— Les paroles flatteuses, il s'en garde comme l'oiseau de la glu qui recouvre le piège. On ne lui connaît, non seulement en Norvège, mais même au delà des mers, dans sa patrie, aucune mère, aucune épouse, aucune fille, aucun parent aimé. Son cœur est plus dur que le granit où Ruvensdal enfonce ses racines de pierre.

— Tout au moins aime-t-il l'argent?

— Peut-être l'aime-t-il? Mais, quelles que soient les ressources dont tu disposes, jeune maître, je ne crois pas que tu puisses jamais gagner ses bonnes grâces par l'argent, car il en reçoit — et plus qu'il n'en dépensera jusqu'à la fin de sa vie, même s'il devenait prodigue. Ce loup cervier n'est sensible qu'à la bonne chère. Il était sobre. Dans la solitude, il a pris le goût du brandevin. Encore, ne s'enivre-t-il que chez lui, dans le donjon, à la veillée, et, loin d'en être moins retors, il semble que son astuce, sa méfiance et sa méchanceté s'en accroissent. Et pour ce qui est de la récompense à attendre d'un zèle et d'une obéissance infatigables, jugez-en : — Ici, Tolwig dégrafa prestement son surcot et mit à nu une blessure saignante qui allait de la nuque à l'épaule. — Voici ce qu'il m'a fait, dans sa rage d'ivresse, au moment où j'étais courbé devant lui et sans défense; voici ce qu'il m'a fait en me cinglant de sa ceinture de cuir à clous d'acier. C'est ainsi qu'il traite les hommes libres!

A la vue de cette déchirure de chair, noire et bleue de sang coagulé, la jeune dame frémit et les yeux de Steven s'assombrirent.

— Tout ce que tu nous apprends est plus précieux pour nous que tu ne peux te l'imaginer, fit-il enfin. Nous serions néanmoins désolés que notre curiosité, en t'attardant ici, devînt un danger pour toi. Jorg nous a dit ta hâte de gagner le plateau de glace et le gaard familial. Pars donc sans délai.

— Oui, pars, reprit la jeune dame, mais non sans emporter un gage de ma propre gratitude. Ajoute ceci à ce qu'on a déjà mis dans ta bourse, brave cœur.

Et elle lui tendait deux nouvelles pièces d'or, de si belle et si noble grâce que la joie très vive qu'en ressentit Tolwig se voila cette fois de reconnaissance émue. Sa bourse refermée sur ce nouveau trésor, il la glissa dans la pochette de sa ceinture de cuir, tout en disant :



— Je vous ai appris tout ce que je savais, mes maîtres; j'ai même enfreint mon droit strict en répétant ce que le Danois m'a conté en confidence. Mais je ne le regrette pas, car je m'en vais payé de façon magnifique. Si votre sécurité dépend de ma seule discrétion, aucun mal ne vous adviendra. Quel que soit le but de votre entreprise, je vous souhaite succès de tout mon âme, et si la réussite s'en obtient au détriment de l'exécré Warwolf, mon plaisir en sera double. A vous, toute gracieuse dame, à vous, jeune seigneur, merci pour l'entrevue.

Il recula en s'inclinant; puis, près du seuil, il coiffa son bonnet, endossa et agrafa soigneusement sa fourrure. Ayant enfin retrouvé Jorg et l'ayant remercié chaleureusement, il sauta légèrement, joyeusement, dans l'épais tapis de neige qui recouvrait la grève.

## IV

Le soir de ce même jour, Steven et Wœlia se trouvaient dans la pièce mise à la disposition de la jeune dame. Quoique les voyageurs eussent forcément apporté peu d'objets dans la barque, le bon Jorg aurait eu peine à reconnaître la chambre de son auberge. Les sièges avaient été recouverts de fourrures et de peaux. Sur le bahut, ainsi que sur un autel, se dressait la statuette enluminée de saint Olaf.

La jeune dame et Steven demeurèrent un long moment taciturnes et graves. Tandis que Wœlia, assise devant la cheminée à auvent, s'abandonnait à l'alanguissement de sa rêverie ou de ses souvenirs mélancoliques, son compagnon, debout, gardait sa pose coutumière de contemplation fervente. Et, ainsi, il semblait éprouver une joie intime et profonde qu'aucune autre vision n'eût pu lui procurer. Son regard seul manifestait sa tendre admiration, sa contenance restait dévouée, et il eût voulu retenir son souffle de peur que les songes de la jeune femme n'en fussent troublés. Un écroulement de bûches dans le foyer la tira de sa méditation, et, levant ses beaux yeux, voyant son compagnon dans cette constante attitude d'égards et de protection vigilante, son expression de sombre tristesse s'adoucit, un demi-sourire entrouvrit ses lèvres pâles, et elle dit de sa voix de pénétrante douceur :

— Asseyez-vous en face de moi, Steven. Pour cela, ami, attendiez-vous que je vous en priasse? N'est-ce point un véritable enfantillage de votre part, dans cette solitude de neige, si loin de tous les nôtres, que de vous attacher obstinément aux usages d'un passé si différent et si lointain, d'un

passé qui nous coûta tant d'angoisses et tant de larmes? Voulez-vous donc, en moi, voir toujours une autre femme qu'une orpheline infortunée, proscrire, sans autre espoir au monde que votre appui?

Et, comme ému par ces paroles, il s'avancait doucement et pliait le genou devant elle, elle lui demanda avec instance de se relever; puis une teinte plus rose colorant son visage charmant, elle s'écria :

— O noble Iarl de Sverto, c'est moi qui devrais m'agenouiller devant vous en gratitude profonde pour l'abîme de douleur d'où vous m'avez tirée, pour l'espoir et la foi que vous m'avez rendus! Dans les apprêts anxieux de notre entreprise, dans les alarmes et la terreur de notre traversée, vous ai-je bien dit, ô mon vaillant chevalier, ô mon preux défenseur, quelle existence d'humiliation et de douleur continues j'ai menée, sous un nom supposé, dans la petite maison si pauvre de Lubeck où je m'étais réfugiée avec ma pauvre nourrice, la vieille Helda, après l'innoubliable horreur qui consumma notre ruine? Vous ai-je bien dit toutes mes peines depuis l'instant où, m'arrachant de mon lit, m'entraînant à peine vêtue, cette dévouée servante me mena, par les couloirs dérobés du palais envahi, vers l'une des barques amarrées aux degrés de marbre des jardins que baignent les vagues tièdes. Une fois en mer, par les féroces rumeurs de carnage que j'entendais encore, par les lueurs rouges de torches qui couraient sous les arbres, je compris à quels dangers je venais d'échapper. Les meurtriers danois me cherchaient, massacrant sur leurs pas tous ceux qui s'opposaient encore à leur carnage ou tentaient de défendre la demeure du souverain. Je pleurai, je tendis les bras, j'appelai les miens en sanglots déchirants jusqu'à ce que ma pauvre vieille Helda m'eût renfoncée presque de force sous les draperies dont elle m'avait hâtivement enveloppée. Je continuai d'y pleurer silencieusement, sans fin. Après cette nuit de sang, cher Steven, quelles longues heures de morne désespoir nous passâmes cachées dans les soutes du navire qui nous recueillit! Quelles alertes à chaque escale, jusqu'au matin où nous pûmes enfin mettre le pied sur la terre libre de Lubeck!

— Ne réveillez pas ces souvenirs cruelles, mon aimable et douce dame, interrompit Steven, bien plus soucieux de se soustraire à l'effusion d'une gratitude dont il était confus que réellement inquiet des indiscretions possibles. Nous ne sommes pas encore en lieu sûr.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)





## REVANCHE!

SUITE



QUAND il s'éveilla, le train courait à travers des landes de bruyères et d'ajoncs... Des petites vaches trapues, aux grands yeux doux, paissaient tranquillement sous la garde de jeunes gars ou de fillettes vêtues du costume breton... Des fermes s'abritaient sous des bouquets de pommiers; et, çà et là, une flèche gothique émergeait au milieu de vieux chênes. Renaud baissa violemment la glace du compartiment. Un air vif et salé, chargé de l'odeur pénétrante du goémon, vint lui fouetter le visage. Il sourit, et murmura :

— Voilà le pays !...

Une demi-heure plus tard, il était à Saint-Brieuc, et M<sup>me</sup> Kerviler l'étreignait follement dans ses bras, riant et pleurant tour à tour.

— Vous, ici ! Vous, ici ! disait Renaud sous la pluie de baisers dont elle couvrait ses joues.

— Oui, je te l'ai écrit : si je ne t'avais pas trouvé au train, je partais pour Paris.

Bientôt, une légère charrette anglaise les emmena à Ker-Roc.

La tourelle était ravissante sous sa mélancolique parure d'automne. L'églantier n'avait plus de fleurs, mais le lierre entremêlait son feuillage sombre aux houppes floconneuses de la clématite, tandis que la vigne-vierge jetait sur les tiges dénudées son éclatant manteau de pourpre.

Renaud s'arrêta une minute avant de franchir le seuil de la vieille maison... Il regarda les noires murailles de granit, les appuis en fer rouillés par les siècles, surtout la tourelle si poétique sous sa gaine fleurie.

— Ker-Roc est peut-être encore plus joli qu'au printemps, dit-il à sa mère, qui ne le quittait pas des yeux.

Elle poussa un soupir.

— Je te le répétais à chaque lettre, et tu ne te pressais guère de venir le contempler. C'est la première année que je reste si longtemps sans te voir, la première fois que tu m'arrives si tardivement... Je te trouve pâle, amaigri, pourquoi tant travailler ?

— Le travail est une distraction, répondit-il d'un ton bref.

Elle ne répliqua pas. Depuis la mort de M<sup>lle</sup> Daudré, elle comprenait qu'il n'était plus le même. Ses lettres, qu'elle relisait vingt fois, exprimaient une respectueuse tendresse, mais, avec une douleur profonde, une amertume sans nom, elle n'y sentait plus l'élan, la confiance presque enfantine de jadis.

— Pourtant, pensait-elle souvent, j'ai cédé à ses volontés, pourquoi un nuage reste-t-il entre nous ? Veut-il travailler à tomber malade, pour éviter de songer à la misère de cette Solange Mieussen ? Faut-il qu'il retrouve cette Solange Mieussen pour qu'il soit pleinement satisfait, et redevienne... comme autrefois ?

Et le présent, qui ressemblait si peu à « l'autrefois », torturait à tel point son cœur maternel, qu'oubliant sa rancune, abaissant son orgueil, elle avait fait de nombreuses démarches, écrit même au notaire Barlon, au sujet de « l'héritière » de M<sup>lle</sup> Daudré. Les démarches étaient restées infructueuses, et le notaire Barlon avait répondu, en quelques lignes très brèves, que, depuis son départ de Clermont, M<sup>lle</sup> Mieussen gardait envers lui un silence de mort.

Que faire donc ? Attendre... attendre et aimer Renaud plus encore... si c'était possible, pour chercher à adoucir, par cet amour passionné, le souvenir de leur unique sujet de discorde.

En effet, dès son arrivée à Ker-Roc, elle se mit à l'aimer, à le gâter plus encore, attentive à ses moindres changements de physionomie, prévenant ses moindres désirs, s'ingéniant à le distraire. Mais Renaud, toujours aussi aimant, aussi attentionné, aussi sensible à l'atmosphère de tendresse inquiète dont sa mère l'enveloppait, ne montra plus l'abandon joyeux des années précédentes.

Sérieux, pensif, il quittait souvent Ker-Roc au lever du soleil pour y revenir à la nuit close.

Où allait-il ? Loin, très loin dans la campagne, suivant au hasard les petits chemins creux bordés de tamaris ; mangeant des crêpes et du lait caillé dans la première ferme venue ; puis, restant des heures entières assis à l'ombre d'un menhir ou d'une meule de foin, les yeux vaguement fixés devant lui.

Où allait-il encore ? naviguant loin, bien loin de la côte, et éprouvant un singulier plaisir à se sentir seul au milieu de l'immensité.



Mais, à l'ombre des menhirs, ou de la voile blanche de *Petite Mouette*, la rêverie de Renaud était la même. Il pensait à Ker-Roc, qui n'aurait pas dû appartenir à sa mère; à Luce Daudré, qui l'avait tant aimé; à Solange Mieussen, qui, par sa tendre et délicate affection, avait su conquérir à elle et à Dieu ce cœur malade. Le « pardon » de M<sup>lle</sup> Daudré, c'était à Solange qu'on le devait, et la récompense de la pauvre petite avait été de se voir contester le don fait par sa vieille amie.

Ah! quel beau jour que celui où il serait possible de l'entourer, elle et ses frères, de toutes les jouissances de la fortune! Mais ce jour viendrait-il jamais? Comment vaincre sa résistance?

Et Renaud dressait des plans machiavéliques, jusqu'à ce que les clochettes des troupeaux regagnant les étables, ou la lueur du port de Portrieux l'avertit qu'il était temps de regagner Ker-Roc.

Un soir, au retour d'une longue promenade du côté de Binic, Renaud trouva, à son adresse, sur la table du salon, une lettre qu'il décacheta avec une impatience fébrile vite remarquée de sa mère.

« Mon cher Renaud, écrivait M<sup>me</sup> de Pénaulan, vous souvenez-vous de mes quelques paroles mystérieuses à notre dernière entrevue? Mon « rêve » est devenu « réalité ». Le notaire de Chaville, qui a vu quelquefois Solange à Castelle, m'a priée, il y a deux jours, de lui demander si elle consentirait à devenir sa femme.

« M. Darnett est de bonne famille, riche, honnête, religieux. Son âge, quarante-six ans, effraierait sans doute une autre jeune fille que Solange; mais la chère petite est si raisonnable!

« J'ajoute que M. Darnett, convaincu de la pauvreté de notre protégée, paraît tout disposé à lui assurer en dot une vingtaine de mille francs, désintéressement bien rare qui a touché Solange jusqu'aux larmes. Elle prend huit jours de réflexion, et je regrette presque de lui avoir accordé autant, elle est pâle à faire peur. Réjouissez-vous vite avec moi, car j'espère qu'avec un « oui », le bonheur va enfin élire domicile au foyer de Solange. Elle le mérite bien...

« Ma folle de Lissel vous envoie ses amitiés. Ary et Léo vous font dire de revenir au plus vite. Solange, à laquelle je reprochais de ne me charger pour vous d'aucune commission, m'a répondu, avec un joli sourire ému: « Je ne ferais que me répéter. M. Kerviler sait que je lui suis reconnaissante... à toujours. »

« Au revoir, mon cher Renaud, je vous souhaite de bonnes vacances... Répondez-moi sans tarder, et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de M<sup>me</sup> Kerviler. Lui avez-vous, enfin, parlé de Solange? Je vous y engage, vous répétant encore qu'elle l'aimera, si elle la connaît... De tout cœur, bien à vous.

« G. DE PÉNAULAN. »

Tu reçois une mauvaise nouvelle? demanda

M<sup>me</sup> Kerviler, voyant son fils, très pâle, replier silencieusement cette lettre.

— Non, au contraire, puisqu'il s'agit d'un mariage.

— Un de tes amis?

— Une connaissance.

Bien que le jeune homme eût un étonnant empire sur lui-même, son ton était singulier, si singulier que M<sup>me</sup> Kerviler, tout en observant son visage, cessa de le questionner, et reprit:

— A propos de mariage, t'ai-je dit qu'on parle des fiançailles d'Anne de Champtocé avec un jeune officier de marine?

— Ah! fit Renaud, passant la main sur son front d'un air distrait.

— Tu souffres?

— J'ai une violente douleur de tête... le grand air sans doute.

— Tu vas tous les jours au grand air, mon pauvre enfant...

— Enfin, je suis fatigué, et ne dînerai pas, interrompit-il avec une certaine impatience. Pardon de vous laisser seule ce soir, ma mère, mais un peu de repos sera mon meilleur remède.

Contre son habitude, M<sup>me</sup> Kerviler ne lui parla ni de l'accompagner dans sa chambre, ni de chaudes couvertures, ni d'infusions. Elle sentait qu'il souffrait, et cette souffrance, qu'il aurait autrefois partagée avec elle, il en voulait pour lui seul l'amertume.

Il l'embrassa, et elle lui rendit son baiser avec une passion folle, écoutant, après son départ, le bruit de ses pas se perdre dans la maison silencieuse.

Les yeux pleins de larmes, elle regardait sa place vide... Soudain, elle tressaillit.

Là, tout à côté du fauteuil que Renaud venait de quitter, une lettre, celle évidemment qu'il avait cru glisser au fond de la poche de son veston, formait une tache blanche sur le tapis aux vives couleurs. Après une seconde d'hésitation, rapide comme l'éclair, M<sup>me</sup> Kerviler la saisit, en dévora le contenu; puis, un bruit de pas se faisant de nouveau entendre, elle la remit près du fauteuil, et, baissant l'abat-jour d'un geste saccadé, elle appuya sur sa main son visage livide, et attendit.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et Renaud demanda anxieusement:

— N'ai-je pas laissé tomber une... une lettre?

Elle n'aurait pu parler, mais, prenant la lampe, elle projeta la lueur à la place qu'il occupait quelques minutes avant. Il poussa le fauteuil, aperçut la lettre, s'en empara vivement, et partit après un nouveau bonsoir.

Alors, quittant à son tour le salon, M<sup>me</sup> Kerviler avertit la servante stupéfaite, que ni elle ni son fils ne dînerait ce soir-là, et alla s'enfermer dans sa chambre.

Après avoir souhaité retrouver Solange Mieussen, la révélation subite que la jeune fille était à



Paris, et que Renaud le lui avait caché, la mettait dans une rage folle, la faisait souffrir à crier. Elle maudissait Luce, elle maudissait Solange, mais lui, Renaud, elle l'adorait toujours... encore plus. Elle avait envie d'aller vers lui, de lui dire :

— Je sais ce que tu me caches... Pourquoi me le caches-tu ? Je déteste celle qui a mis une ombre entre nous, mais je me réjouis de ta joie de l'avoir retrouvée. Alors, parle-moi comme autrefois, aime-moi surtout comme autrefois, moi, ta mère, qui donnerais mon sang goutte à goutte pour ton bonheur... Voyons, que te faut-il encore ? Que crains-tu de moi ?...

Et songeant soudain à la pâleur de son fils en apprenant cette demande en mariage, elle bondit comme une lionne blessée, balbutiant sourdement :

« Elle m'a pris son cœur ! Elle m'a pris son cœur !... »

Que Renaud eût aimé une des jeunes filles dont elle lui avait parlé au printemps : Anne de Champ-tocé, Yvonne Le Hellec, Alaine d'Erquigny, ou toute autre héritière riche et titrée, elle eût été ravie ; mais un mariage avec Solange Mieussen ! Non, non, jamais ! jamais ! Elle le lui dirait le lendemain, le lendemain même...

Mais, quand elle aperçut Renaud « le lendemain », plus pâle et plus grave que de coutume, se disposant à partir pour une de ses courses lointaines, elle ne sut que lui prendre la tête à deux mains, murmurant au milieu de ses baisers :

— Je crois que tu as de la peine et... je souffre avec toi...

— De la peine ? Non, je n'ai rien, répondit-il, s'efforçant de sourire.

Il passa tout le jour à la Palud, ce coin charmeur qu'il préférait à tout autre. Là, dans un creux de rocher, il relut encore la lettre de Mme de Pénaulan, lettre dont il savait le contenu par cœur, s'irritant contre lui-même, comme il l'avait déjà fait pendant sa nuit d'insomnie, de ne pas éprouver de joie devant le bonheur inespéré qui s'offrait à Solange.

Il connaissait peu M. Darnett, assez cependant pour savoir qu'il rendrait une femme heureuse. Peut-être n'avait-il pas une éducation très raffinée ; peut-être son intelligence était-elle trop uniquement tournée du côté des affaires. A part ces ombres, Solange pourrait être fière de porter son nom, car c'était celui d'un honnête homme...

Quant à lui, Renaud, il allait jouer le rôle d'un ami de féerie, s'entendre avec ce Darnett au sujet de l'héritage Daudré. Tout, alors, serait pour le mieux...

Oui, pour le mieux ! C'est ce qu'il répéta au recteur qu'il trouva sur la route, revenant, comme lui, à Saint-Quay à la nuit tombante.

Le vieux prêtre écouta son flot de paroles sans chercher à l'interrompre. Mais, le voyant de temps à autre hocher sa tête blanche, Renaud finit par s'arrêter court et demanda :

— Que pensez-vous, père ?

— Je pense, mon pauvre enfant, que tu t'étourdis à plaisir. Tu es bien près d'aimer M<sup>lle</sup> Mieussen si... tu ne l'aimes déjà...

— Moi ?

— Oui, toi... Tes lettres, plus fréquentes, plus longues, car tu avais besoin d'un confident, étaient pleines de son nom... Puis, on ne passe pas une nuit sans sommeil, et on n'a pas un visage bouleversé comme le tien, à l'idée du mariage d'une indifférente.

— Une indifférente ! oh ! non jamais... Quant à l'aimer comme...

— Je crois pourtant ne pas me tromper, interrompit le recteur. Seulement, tu n'oses t'analyser, redoutant un obstacle... presque insurmontable : ta mère !... Car tu n'es pas homme à user des formules respectueuses, mon petit enfant ?

— Non, dit Renaud très bas, mais d'une voix ferme.

— Si M<sup>lle</sup> Mieussen se marie, poursuit le prêtre, la situation se dénoue d'elle-même ; si elle ne se marie pas, au lieu de rester dans le trouble, l'indécis, observe ton cœur à la loupe. Admettons que M<sup>lle</sup> Mieussen te soit vraiment indifférente, tout est bien ; sinon (c'est ma conviction), il me semble que tu ne dois pas continuer de la voir, risquer de te faire aimer d'elle, alors que ta mère s'opposerait à cette union.

— Ne plus la voir, dit Renaud d'un air sombre, cela, jamais !

— Tu l'aimes ! j'en étais sûr, murmura l'abbé Lenaarck, dont les yeux se remplirent de larmes... Que Dieu te protège, mon pauvre enfant.

Trois jours plus tard, Renaud échangeait quelques mots avec sa mère avant sa promenade quotidienne, quand le facteur lui remit une lettre dont l'écriture le fit tressaillir.

— Tu ne lis pas ? interrogea Mme Kerviler qui avait vu une pâleur soudaine couvrir ses traits. Allons, parcours ton courrier, je vais couper un bouquet pour le salon...

— Et moi, je pars bien vite de peur que les Elwood viennent me chercher. Ils avaient projeté une partie de pêche.

— Nos amis se plaignent de toi, Renaud. Tu es un vrai loup.

— Oui, je crois que je me ferai ermite quelque jour... A ce soir, ma mère.

A peine sur la falaise, il décacheta la petite enveloppe rose au doux parfum de violette, et lut avidement les quelques lignes suivantes :

« Grand'mère s'est abîmé hier l'index de la main droite, et ne peut vous écrire, monsieur mon cousin. Elle me charge de vous dire qu'elle est furieuse contre vous, qui lui avez envoyé un mot laconique et bête (bête ! c'est moi qui le trouve), au lieu de donner votre avis sur le mariage en question, lequel mariage est raté de par la volonté de l'amie



Solange, qui, après s'être abstenue de dormir et de manger durant six jours, a déclaré qu'elle ne se sentait aucune, aucune, aucune sympathie pour M. Darnett.

« Je l'ai embrassée, (pas M. Darnett, Solange,) car ce Darnett, un brave homme! est vraiment trop vieux. Il ressemble à un grand-père, et Solange est si jeune! si exquise! Il faut, mon cousin, que vous lui trouviez, parmi vos amis, un quelqu'un de charmant. Cela apaisera grand'mère qui déclare que Solange a tort.

« C'est tout! Les jeunes filles ne peuvent, paraît-il, en écrire très long aux messieurs, même quand elles représentent leur mère-grand. Alors, je termine en vous envoyant tous nos souhaits de prompt retour.

« LISSEL. »

« P.-S. — Castelrose est un bonnet de nuit sans vous... »

Quand Renaud arriva à Ker-Roc le soir de ce jour, ses yeux brillants, son entrain inaccoutumé, apprirent à sa mère le contenu de la lettre.

« Elle a refusé! pensa-t-elle. Cela devait être... Oh! je lui écrirai à cette enjôleuse, ou, plutôt, j'irai à Paris, je lui dirai... Quoi? Que lui dirai-je?... Eh bien!... de quitter Paris avec l'argent Daudré, de s'en aller loin, si loin qu'on n'entende plus parler d'elle. Elle partie, il me reviendra tout entier... Tout entier?... En suis-je sûre? »

Elle secoua la tête, comme pour chasser les idées qui venaient l'assaillir, et regardant son fils :

— Tu as l'air content aujourd'hui?

— Oui, j'ai fait une charmante promenade.

— En mer?

— En mer, bien loin. Le vent était pour moi. *Petite Mouette* filait aussi vite que les oiseaux dont elle porte le nom... C'était délicieux! Une griserie! Un rêve! Je recommencerai demain.

— Je n'ose dire, Renaud, que tu m'aimes moins, s'écria douloureusement M<sup>me</sup> Kerviler, mais tu restes si peu à Ker-Roc, maintenant, que tu l'aimes moins, je le crois.

La gaieté du jeune avocat tomba soudain.

— Je le crois aussi, murmura-t-il.

Si bas qu'il eût prononcé ces mots, sa mère les avait entendus.

— Pourquoi? pourquoi l'aimes-tu moins? supplia-t-elle.

Il s'était ressaisi et répondit en riant :

— Ker-Roc est un écrin, mais l'immensité est un joyau, voilà la différence.

Toute la nuit, haletante, fiévreuse, M<sup>me</sup> Kerviler répéta au milieu de ses sanglots :

« Il aime moins Ker-Roc! Il l'a avoué!... Elle! Elle toujours! Que faire pour le reprendre? Que faire? Que faire? »

Le lendemain, l'abbé Lenaarck lisait tranquillement, sous la tonnelle de son petit jardin, quand la servante arriva vers lui, rouge, essoufflée, avec

maints signes mystérieux, prouvant qu'elle apportait une étrange nouvelle.

— Monsieur le recteur, monsieur le recteur! c'est M<sup>me</sup> Kerviler qui veut vous parler.

De surprise, le prêtre laissa tomber le livre qu'il tenait à la main et répéta :

— M<sup>me</sup> Kerviler?

— Oui, je lui ai dit « d'espérer » un instant; mais... mais, la voilà!...

En effet, M<sup>me</sup> Kerviler se tenait debout à l'entrée du berceau de noisetiers plein d'ombre et de fraîcheur. Elle était fort pâle, et ses yeux cernés accusaient une nuit sans sommeil.

— Ma visite a mis votre servante en émoi, monsieur le recteur, commença-t-elle d'une voix brève, indiquant Anne-Marie qui s'en allait, se retournant à chaque pas. J'ai beaucoup hésité avant de venir, je dois l'avouer.

— Pourquoi? interrogea doucement le prêtre, lui avançant un grossier fauteuil de jardin. Le pasteur accueille de son mieux chacune de ses brebis, et si nous avons besoin d'un trait d'union, Renaud...

Elle l'interrompt.

— Je viens vous parler de Renaud.

— De Renaud? balbutia le prêtre, inquiet.

— Oui, mon fils n'est plus *lui*... depuis plusieurs mois. J'ai dû, en quelque sorte, le contraindre au voyage de Bretagne... Il aime moins Ker-Roc, ne niez pas, il l'a dit... Enfin, il ne m'ouvre plus son cœur comme autrefois. Il me fuit même, moi... sa mère!... Or, je n'ai que lui au monde, je veux le ravoir... à tout prix... à tout prix. Après avoir cherché, beaucoup cherché, j'ai songé à vous, son ami, son confident. Qu'a-t-il, voyons, qu'a-t-il? Vous le savez, vous?

— Oui, je crois le savoir. Mais, justement, parce que je suis l'ami, le confident de Renaud...

— Vous ne voulez pas trahir sa confiance?... Parlez sans crainte : il aime M<sup>lle</sup> Mieussen, n'est-ce pas?

L'abbé Lenarck tressaillit et regarda son interlocutrice.

— M<sup>lle</sup> Mieussen? répéta-t-il, stupéfait.

— Je serai franche, dit M<sup>me</sup> Kerviler : c'est en lisant indiscrètement une lettre adressée à mon fils, que j'ai appris le séjour à Paris de M<sup>lle</sup> Mieussen. Je puis préciser : elle habite chez notre amie M<sup>me</sup> de Pénaulan, où Renaud la voit aussi fréquemment qu'il le désire. Maintenant, répondez : l'aime-t-il?

Le prêtre hésita. Il connaissait M<sup>me</sup> Kerviler. Il savait quelle tendresse passionnée elle avait pour Renaud; il savait aussi, hélas! que cette nature violente, autoritaire, était capable de se porter à toutes les extrémités.

— Pourquoi n'adressez-vous pas cette question à Renaud lui-même, madame? répondit-il enfin.

Elle fixa sur l'abbé Lenaarck ses yeux qui brillaient d'un feu sombre.



— Parce que, je vous l'ai dit déjà, mon fils n'est plus *lui*. Je l'interroge vainement sur sa tristesse, je quête vainement sa confiance. Sa mère, Ker-Roc, ne lui sont plus rien. Cette pauvre a tout pris !...

Le son de sa voix, en prononçant ces derniers mots, exprimait à la fois tant d'amertume, tant de douleur, tant d'amour, qu'une profonde émotion envahit le cœur du prêtre.

— Madame, dit-il avec une grande douceur, vous et moi aimons beaucoup Renaud, nous ne pouvons désirer autre chose que son bonheur, n'est-ce pas ?

— Voulez-vous me faire croire que le bonheur, pour lui, prend les traits de cette personne, inconnue il y a un an ?

— Peut-être !... M<sup>lle</sup> Mieussen appartient à une bonne famille, elle est pieuse, énergique, aimante...

— D'autres jeunes filles réunissent tout cela...

— Qu'importe ! Raisonne-t-on l'attrait !

— J'en étais sûre ! Il l'aime !

— Oui, il l'aime... comme Renaud peut aimer, d'un amour honnête, respectueux et fort.

— Moi, je la hais !

— Non ! vous réfléchirez. Du reste, jamais Renaud ne l'épousera sans votre consentement...

— Il l'a dit ?

— Il l'a dit ; mais ce consentement, vous le donnerez de tout cœur, madame, le jour, prochain peut-être, où vous reconnaîtrez que M<sup>lle</sup> Mieussen mérite le choix que Renaud fait de sa personne.

— Une intrigante qui a joué le désintéressement pour...

— M<sup>lle</sup> Mieussen ignore, ignore absolument, scanda lentement le prêtre, que Renaud est le neveu de M<sup>lle</sup> Daudré.

— C'est impossible !

— C'est vrai, quoique invraisemblable.

Un éclair de joie parut dans les yeux de M<sup>me</sup> Kerviler.

— Madame, poursuivit le prêtre qui, devinant la pensée de sa visiteuse, éprouva une angoisse soudaine, si vous apprenez à M<sup>lle</sup> Mieussen cette parenté, incontestablement, elle fuira Paris et surtout votre fils. C'est une âme très fière ! Incontestablement aussi, vous vous aliéneriez pour toujours le cœur de Renaud.

— Oh ! pour toujours !...

— Oui, répéta le prêtre avec autorité, pour toujours ! Vous êtes venue me trouver, faire appel à ma franchise ; je le crois, il vaut mieux, en effet, vous parler très sincèrement. Votre fils souffre. Il souffre doublement, car il est des douleurs inavouables à une mère.

Vaguement inquiète, elle le regarda sans comprendre.

— Il souffre doublement ? répéta-t-elle. D'abord, il aime cette Solange Mieussen et prévoit un refus ; bon ! Ensuite ?

Le prêtre demeura silencieux, hésitant encore

devant le coup très rude qu'il allait porter à cette nature orgueilleuse. Mais le médecin ne met-il pas le fer rouge en pleine chair vive pour guérir certaines plaies ?

— Ensuite ? répéta de nouveau, impatientement, M<sup>me</sup> Kerviler. Rien ne peut m'être plus pénible que ce que j'endure depuis quelques mois.

— Ensuite ? Eh bien ! Renaud sait pourquoi M<sup>lle</sup> Daudré a quitté le pays, et il... se plaît moins à Ker-Roc.

Tout énergique qu'elle fût, M<sup>me</sup> Kerviler ferma les yeux, et, livide, appuya la tête au dossier de son fauteuil, sans pouvoir prononcer un seul mot...

— Qui a osé ?... balbutia-t-elle enfin avec effort.

— Peu importe ! Il sait ! Il sait, paraît-il, depuis assez longtemps déjà.

— Depuis la mort de Luce... C'est Barlon ! Le misérable !

— Vous ignorez si c'est M. Barlon, madame... D'autres que lui...

— Alors, Renaud me méprise ? demanda-t-elle d'une voix sifflante.

— Non. Il ne vous juge pas, mais il souffre... Votre fils vous aime ardemment, madame.

Cette fois, bien que M<sup>me</sup> Kerviler s'efforçât de le refouler, un flot de larmes monta à ses paupières, et, cachant son front dans ses mains, elle se mit à pleurer à sanglots.

— Alors, c'est fini... fini entre nous...

— Non, répondit doucement le recteur, à la condition que vous ne rebuterez pas Renaud.

— Ah ! fit-elle avec amertume, je dois lui laisser épouser M<sup>lle</sup> Mieussen ?

— Je ne dis pas cela, je vous conseille simplement si, un jour ou l'autre, il vous ouvre son cœur, de ne pas l'arrêter, dès les premiers mots, par un refus très net... Ne le découragez pas, observez et patientez, cherchez même à connaître M<sup>lle</sup> Mieussen, sans lui laisser soupçonner le passé. Si, vraiment, ce que je crois, cette jeune fille réunit les qualités pouvant assurer le bonheur de votre fils, ce mariage serait la meilleure solution... à tous les points de vue, vous le reconnaîtrez vous-même.

D'un mouvement brusque, M<sup>me</sup> Kerviler essuya les larmes qui inondaient son visage, et se leva.

— Renaud doit ignorer ma visite, dit-elle sans répondre aux conseils du prêtre. Promettez-moi que...

— Renaud ne saura rien, affirma l'abbé Le-naarck.

— Mais... la servante ?

— La servante ne parlera pas.

— Vous promettez pour elle et pour vous ?

— Pour elle et pour moi, je promets.

— Bien !

Voyant le prêtre faire quelques pas, elle l'arrêta d'un geste.

— Inutile de m'accompagner. Adieu.



Puis, soudain, se retournant :

— Adieu et merci; ce que vous m'avez appris est cruel, mais je préfère la certitude à l'angoisse qui me torturerait. Encore merci.

— Pauvre femme ! murmura le prêtre, la regardant s'éloigner.

Quand Renaud arriva le soir à Ker-Roc, il trouva sa mère au lit avec une violente migraine qui nécessitait un repos absolu, disait-elle.

Le lendemain, la « migraine » était passée, mais Mme Kerviler était si pâle, que Renaud, inquiet, renonçant à sortir, vint s'asseoir auprès d'elle au jardin. Les jours précédents, elle eût été heureuse de sa présence. Maintenant, l'idée qu'il *savait*, la faisait cruellement souffrir. Elle n'osait le regarder; les mots se figeaient sur ses lèvres, et, bien que Renaud s'efforçât d'animer la conversation, il y avait entre eux de longs silences plein d'énervement et de tristesse...

La dernière semaine du séjour de Renaud à Ker-Roc se traîna ainsi lourdement, et, quand arriva le moment du départ, ces deux êtres, qui s'adoraient, poussèrent — étrange anomalie ! — un même soupir de soulagement, pendant que leurs lèvres échangeaient les baisers de l'adieu...

## XX

Les derniers jours d'automne étant pluvieux et froids, Mme de Pénaulan a quitté la campagne plus tôt que de coutume, et, depuis deux mois déjà, elle habite son hôtel du faubourg Saint-Honoré, où règne une température de serre chaude, propice à ses douleurs rhumatismales.

Les années précédentes, Lissel exérait cette vieille demeure, très riche, mais si sombre, si resserrée, à côté des lumineuses éclaircies, des immenses horizons de Castelrose. Cette année, elle a passé gaiement sous le porche majestueux, à l'écusson des de Pénaulan, et, un refrain d'opéra aux lèvres, elle s'est installée dans sa coquette petite chambre, s'arrêtant parfois au milieu de son rangement de livres ou de bibelots, pour agiter son mouchoir à la fenêtre, malgré l'air vif du dehors.

A son signal, en répondait immédiatement un autre, puis Lissel et Solange se remettaient, chacune de leur côté, à leur installation du retour.

Car, c'était là l'explication de la joie de Lissel. Solange avait cédé aux instances de Mme de Pénaulan, et habitait l'unique étage d'un pavillon séparé de l'hôtel par une pelouse décorée du nom de « jardin », à titre de maîtresse de dessin et de demoiselle de compagnie.

Elle menait là une vie très douce, « trop douce », pensait-elle souvent, puisqu'il lui semblait avoir perdu toute son énergie. Son âme, si vaillante, luttait vainement contre une tristesse, un découragement, que son existence actuelle ne justifiait

pas, et qui, cependant, l'envahissait chaque jour davantage.

Bien que la position d'Ary parût assurée, bien que Léo, secouant sa paresse, se fût mis au travail avec ardeur, l'avenir lui paraissait « noir », plus noir encore qu'elle ne l'envisageait dans ses longues heures solitaires du misérable logis de la rue Terrasse.

Un jour, énervée, fatiguée de tout, et voulant enfin réagir contre cette langueur dangereuse, elle descendit au fond d'elle-même, s'analysant jusque dans les replis les plus intimes, feuilletant son cœur, jour par jour, heure par heure, et elle dut reconnaître qu'à chaque « feuillet » était inscrit le nom de Renaud.

— C'est de la reconnaissance ! dit-elle d'abord, comme pour s'excuser.

— De la reconnaissance, oui ! répondit une voix, celle de la conscience. C'est aussi de l'amour. Renaud Kerviler ne peut être pour toi qu'un ami, un bienfaiteur ; allons, fais appel à ta fierté, à ton courage, comprime ton cœur, élève ton âme, et si tu crains de trahir le secret de tes luttes, fuis la présence de celui qui t'est cher, si cher que, durant son séjour en Bretagne, Castelrose t'a paru sans soleil, sans oiseaux, sans fleurs, et sans parfums.

Et Solange avait pris la ferme résolution de « fuir » Renaud Kerviler.

Mais, depuis son retour à Paris, Renaud, à part sa visite d'arrivée, ne paraissait plus chez Mme de Pénaulan, prétextant un surcroît d'occupations. Solange trouvait que, pour sa tranquillité d'âme, c'était mieux ainsi. Quant à Lissel, elle était tour à tour furieuse ou désolée, déclarant que son « vieux Renaud » ne l'avait jamais oubliée si longtemps, et que, pour sûr, elle lui ferait une scène la prochaine fois qu'elle le verrait.

Pourtant, par une froide soirée de fin décembre, elle ne paraissait pas disposée à faire « une scène » à son « vieux Renaud ». Tout en passant un brin de lilas à sa ceinture, elle disait à Mme de Pénaulan, avec un mélange de gaieté et d'inquiétude :

— Croyez-vous, grand'mère, qu'il ne va pas envoyer un mot d'excuse au dernier moment ?

— Non, non, petite : Renaud désire depuis longtemps connaître lord Bodenham autrement que de réputation. C'est une occasion unique. A moins d'impossibilité réelle, il viendra sûrement.

— Grondez-le, grand'mère ; nous ne le voyons plus...

Une ombre passa sur le visage de Mme de Pénaulan.

M. AIGUEPERSE.

(La fin au prochain numéro.)







## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres-lyriques : Opéra : *Joseph et Briséis*. —  
Opéra-Comique : *Cendrillon*. — Concerts.



Le chef-d'œuvre de Méhul est né d'une gageure entre le grand compositeur français et Alexandre Duval, qui accepta le défi, chez M<sup>me</sup> Gay, d'écrire un *Joseph* sans épisode d'amour. Dès qu'il eut gagné son pari, Duval accepta la collaboration de Méhul; mais celui refusa de donner *Joseph* à l'Académie de musique, et il fut représenté à Feydeau, le 17 février 1807, par les comédiens ordinaires de l'empereur, sous ce titre :

« *Joseph*, drame en cinq actes, en prose, mêlé de chant ». Le succès de cette première fut très grand, mais ne se soutint pas, et l'œuvre ne fut pas jouée longtemps. Méhul avait eu dans sa jeunesse de beaux succès avec *Euphrasine*, *Stratonice* et *Ariodant*, dont on ne chante pas assez le magnifique air de soprano; mais après *Joseph*, il résolut de s'en tenir là et de renoncer à la scène. Il sentait les progrès de la phthisie qui devait l'emporter et se réfugia dans sa passion favorite les fleurs, qu'il cultivait avec tendresse.

Méhul n'avait donc pas voulu écrire un opéra, mais un *drame en prose, mêlé de chant*. Ce genre n'étant pas admis à l'Opéra, c'est donc un *Joseph* revu et amplifié que celui-ci a présenté au public, après avoir chargé M. Armand Silvestre de versifier le poème en le réduisant, puis M. Bourgault-Ducoudray eut la mission de mettre la partie parlée en récitatif. Quelque respectueusement et sagement que ce travail ait été accompli, et quelque intéressant que soit ce *Joseph*, ce n'est plus celui de Méhul. On se souvient peut-être de nos protestations à l'annonce des deux *arrangements* de *Fidélio* et de *Joseph*? Alors on ne sera pas surpris si nous préférons réserver notre entière appréciation de l'immortel chef-d'œuvre pour le jour prochain, où M. A. Carré le rendra à notre admiration, dans toute la pureté et l'intégrité de ses lignes. Cela ne nous empêche pas de reconnaître que *Joseph*, admirablement monté à l'Opéra, a obtenu un très grand succès. M. Delmas, magnifique dans le rôle de l'aveugle; M<sup>lle</sup> Ackté est un Benjamin idéal, irrésistible dans sa grâce;

M. Vaguet représente Joseph avec la tendresse, l'ampleur et le style qui caractérisent la langue éloquente des Méhul; M. Noté a donné à Siméon tout le relief désiré, par sa puissante déclamation servie par une voix des mieux corsées. Chœurs et orchestre dirigés par M. P. Vidal : c'est en dire la perfection.

Cette brillante soirée avait pour lever de rideau le premier et dernier acte de *Briséis*, de E. Chabrier, dont nous avons donné la distribution le mois dernier. Nous l'avions dit en mars 1897, le pauvre Chabrier n'avait pu que terminer le premier acte de *Briséis*. L'Opéra s'est fait grand honneur en sauvant de l'oubli la mémoire d'un musicien de génie, car on avait bien vu en ce premier acte qu'un chef-d'œuvre allait naître, quand la mort est venue, le 13 septembre 1894, lui arracher la plume des doigts! Les deux premières scènes de cet acte unique sont d'une pénétrante poésie. Elles renferment un duo d'amour et un air ravissant de *Briséis*, où l'orchestration est délicieuse de douceur et de charme. Les trois dernières y forment contraste par leur vigueur et leur puissance. Le rôle du catéchiste a de la grandeur quand il se présente sur la dune, vêtu de blanc et chante, la croix en main, sans accompagnement, dans un beau style archaïque : *Rédempteur des péchés du monde...* l'effet est superbe.

Très belle interprétation par M. Vaguet (Hylas); M<sup>me</sup> Chrétien-Vaguet, dont la belle voix très remarquée déjà dans *Thanastô*, aux concerts Lamoureux, où elle créa ce personnage, en 1897, lui prête un beau sentiment dramatique; M. Bartet, qui remplaçait M. Renaud indisposé, dans le Catéchiste; Fournets (*Stratoclès*), et M<sup>lle</sup> Lucie Berthet (*Briséis*) ont bien mérité le succès obtenu. L'orchestre, admirable, comme toujours à l'Opéra, sous la direction de M. Taffanel.

A l'Opéra-Comique, il s'agit d'un véritable triomphe pour la *Cendrillon*, de M. J. Massenet, conte de fées, d'après Perrault, poème en quatre actes et six tableaux, de M. Henri Cain. Quoique le distingué librettiste ait suivi de très près la marche du vieux conte qui depuis deux cents ans a égayé tant de jeunes générations, il a su, dans son poème, d'accord avec le musicien, traiter ses deux principaux personnages, *Cendrillon* et le prince Charmant, dans une note moins enfantine, tout en leur conservant la plus exquise naïveté; ce qui rend l'œuvre attrayante aux grands, comme



aux petits spectateurs. Tour à tour légère ou tendre, comique ou bouffonne, nous savons de quel intérêt une pareille œuvre doit être pour nos gracieuses lectrices. Nous leur raconterons aujourd'hui, en prose rapide, le charmant poème sur lequel M. Massenet a brodé sa ravissante partition.

Au premier acte, on est chez la belle-mère de Cendrillon, dame très acariâtre qui mène son mari à la baguette et ses domestiques tambour battant, commandés à la fois par la mère et ses deux filles aussi intraitables qu'elle. Il s'agit de partir pour le bal de la cour et la pauvre Cendrillon, restée seule au coin de l'âtre, s'endort en rêvant du bal qu'elle ne verra pas. Mais la Fée, sa marraine, lui apparaît et la transforme en princesse éblouissante, son carrosse, ses laquais, tout est prêt grâce à la bonne Fée, qui la fait conduire au bal en exigeant qu'elle rentre à minuit.

Deuxième acte, au bal chez le roi, on voit M<sup>me</sup> de la Haltière, la belle-mère prétentieuse et hautaine, qui espère bien que le fils du roi, le prince Charmant, distinguera une de ses filles. Mais l'entrée de Cendrillon, éblouissante et méconnaissable aux yeux des siens sous ces riches habits, sa suave beauté, produisent une sensation inexprimable. Le jeune prince n'a d'yeux que pour elle et la comble de prévenances. Tous deux échangent de tendres propos et chantent un délicieux duo, lorsque l'horloge sonne minuit ! Cendrillon se souvient de l'injonction de sa marraine et s'enfuit comme un oiseau, laissant tomber dans sa hâte sa mignonne pantoufle de verre.

Au troisième acte, on retrouve chez elle, M<sup>me</sup> de la Haltière, furieuse du succès remporté au bal par une inconnue, éclipsant celui de ses filles Noémie et Dorothee. Ne sachant à qui s'en prendre, c'est sur son mari que retombe sa colère. Pendant ce temps, Cendrillon pleure en pensant au prince aimé qu'elle ne verra plus. Son père croit que ses larmes viennent de la situation qui lui est faite dans la maison par sa méchante belle-mère et ses mauvaises sœurs, cherche à la consoler et lui dit que, si elle le veut, ils s'en iront tous deux loin de ces mégères, dans une retraite où seuls ils seront heureux. Mais Cendrillon ne veut pas accepter ce sacrifice de son père, elle s'éloignera sans lui... et, dès qu'elle est seule, elle s'enfuit par la nuit noire, malgré l'orage qui gronde.

Au tableau suivant, on la retrouve sous le chêne des fées, chez sa marraine dont elle vient implorer la protection. La magie de l'art théâtral déploie ici toutes ses merveilles et présente un spectacle d'une beauté idéale, où les poésies de la musique et de la danse se mêlent délicieusement. C'est là, qu'à travers les branches du chêne immense, on voit apparaître la fée, puis Cendrillon et enfin le prince Charmant à la recherche de sa belle inconnue qui vient aussi implorer la bonne fée. Mais les deux enfants reconnaissent leurs voix sans se voir, cachés par les épaisses branches du

chêne, et, vaincue par leurs prières, la fée permet aux feuillages de s'écarter et ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Le quatrième acte nous montre Cendrillon sur sa terrasse, avec son père; convalescente après une longue maladie, elle l'écoute lui raconter, au soleil printanier, les phases de sa maladie. Trouvée inanimée sous le grand chêne et ramenée mourante, il lui dit que dans le délire de la fièvre elle faisait d'étranges rêves, parlant du bal, de sa belle toilette, du prince Charmant, etc. « Ai-je donc rêvé vraiment ? et rien de tout cela n'est-il arrivé ? » s'écrie-t-elle.

Mais au loin, on entend la voix d'un héraut de la cour qui annonce que le prince recevra, le jour même, toutes les dames qui se présenteront pour essayer la pantoufle de verre perdue par l'inconnue dont l'absence le fait mourir de désespoir.

Le dernier tableau se passe dans le palais où Cendrillon se fait reconnaître du prince qui la serre dans ses bras pendant que le rideau se baisse au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

La partition écrite par le magicien-virtuose Massenet, sur tant de jolies scènes, est encore plus miraculeuse que son sujet. C'est une œuvre d'un art, d'une science, d'une fantaisie et d'un charme vraiment extraordinaire. Nous consacrerons un deuxième article à ces pages absolument merveilleuses. Nous parlerons aussi, le mois prochain, du *Baptême de Clovis*, l'ode dédiée à la France par le pape Léon XIII, et mise en musique par M. Th. Dubois. Nous devons ajourner de même au mois prochain plusieurs concerts, notamment celui de l'œuvre Franck, par M. Mahaut, et celui de M<sup>lle</sup> H. Parent.

Disons cependant en terminant qu'à la brillante audition d'élèves donnée salle Érard par M<sup>me</sup> Martha Crabos, avec le concours de M<sup>lles</sup> P. Linder, premier prix de harpe, et Mutel; de MM. Périllhou, Ed. Laurens et Lematte, flûtiste de l'Opéra-Comique, nombre d'élèves, dont par leurs belles voix excellemment conduites, ont témoigné de la supériorité de son enseignement.

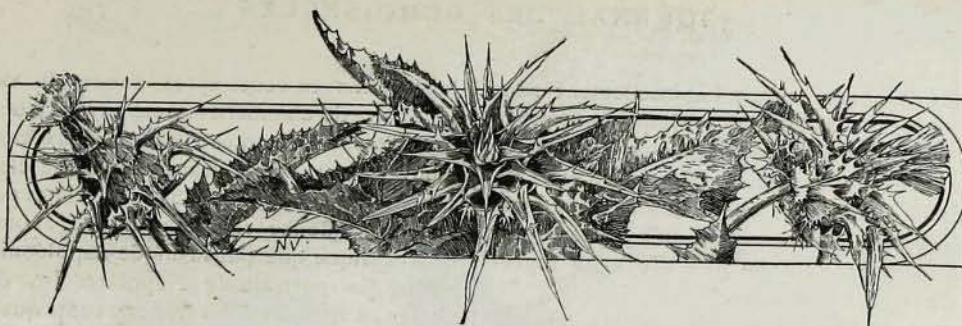
Forcée d'abrégé, nous félicitons les distingués artistes qui ont concouru à l'éclat de cette réunion, où tous ont été chaudement applaudis, ainsi que la gracieuse bénéficiaire, qui, bissée dans le *Nocturne* (inédit) et la *Chanson à danser* (1613), de Périllhou, a été des plus entraînantes dans le *Ménestrel*, d'Ed. Laurens, l'air d'*Ascanio* et la *Flûte invisible*, de Saint-Saëns, brillamment enlevés.

Mentionnons trois chœurs d'un ensemble parfait au cours de la séance, qui ont fait grand honneur à leurs auteurs : Massenet, Périllhou et G. Pierné, comme à l'éminent professeur et à sa jeune phalange.

Ajoutons que la partition de *Cendrillon* et celle du *Baptême de Clovis* sont éditées au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





## Causerie de Quinzaine



La saison mondaine s'est terminée dans une apothéose de fleurs, chères lectrices; jamais on n'en avait vu pareille profusion, ni employées de si artistique manière. A l'Exposition d'Horticulture, les plantes à feuillages luttaient de couleur et d'éclat avec les azalées, les rhododendrons, les glycines et les orchidées de plus en plus bizarres de formes et de couleur; puis nous avons eu la grande Fête des Fleurs pour la caisse des Victimes du Devoir; celle-ci a été favorisée par un temps superbe, trop superbe même, car les pauvres roses, assoiffées, se répandaient en pluie odorante autour des voitures qu'elles ornaient au début.

Le lendemain, la Société artistique des Amateurs donnait à Trianon, au profit de l'office central des œuvres de bienfaisance, une fête réussie de tous points.

Trois cents membres de la Société, amenés à Versailles par un train spécial, y trouvaient, comme public, l'élite de la société parisienne.

Allocution du président, le comte Guy de La Rochefoucauld; conférence de M. de Nolhac, le distingué conservateur du Musée; visite des jardins où jouent les grandes eaux; et enfin, sur le Théâtre de la Reine, représentation de *Joli Gilles*, de Poise. Les rôles d'hommes étaient, pour la plupart, tenus par des amateurs, des actrices remplissaient les rôles de femmes; les uns et les autres ont remporté un grand succès. Les galeries offraient un délicieux coup d'œil; les femmes portaient la toilette xviii<sup>e</sup> siècle, et les coutumes de l'époque réglaient le cérémonial.

Les derniers bals ont été des bals de fleurs; combien nous les préférons à ces bals dits de

bêtes, à la mode, il y a quelques années. Ces jeunes filles en coquelicots, bleuets, roses, pâquerettes, etc., réalisaient vraiment le plus poétique des rêves.

Parmi ces réunions, nous citerons celle donnée, rue d'Artois, par Mme W... L'aspect en était féerique; le cotillon, plein d'entrain, était conduit par M. W... et Mlle de B..., en robe blanche et boutons d'or. Dans ces réunions, les hommes portent l'habit de couleur avec boutonnieres fleuries. Attendons-nous à voir les bals de fleurs fort en vogue dans les châteaux cet automne, et préparons d'avance un assortiment de nos fleurs préférées, prêtes à orner jupes et corsages soit en franges, soit en touffes; parfois même, des pétales retombant les uns sur les autres, laissant à peine entrevoir la gaze légère qui les soutient; mais, pour exécuter ces chefs-d'œuvre aériens, il faut une main exercée, je vous assure.

A celles qui préfèrent des travaux plus faciles, et d'un emploi plus sérieux, nous annoncerons que la planche de patrons du mois d'août sera consacrée à des vêtements de pauvres, aisés à adapter aux différentes tailles de nos protégés. En août, les toilettes d'été n'occupent plus, on préfère ne pas penser encore aux costumes d'automne; il a paru à notre Journal que c'était le moment psychologique de satisfaire les nombreuses abonnées qui, ayant organisé chez elles des réunions de travaux charitables, réclamaient des patrons pour leur servir de guides. Préparez ciseaux, dés et aiguilles, chères amies, vous allez avoir bonne besogne, je vous assure!

\*\*\*

La mort rapide de Rosa Bonheur a donné une triste actualité à notre dernière Causerie.

Peu de jours avant, la grande artiste avait refusé de laisser mettre son nom en avant pour la médaille d'honneur, modestie bien rare et qui couronnait dignement une existence dont l'horreur de la pose avait été le cachet distinctif; car on ne pouvait avoir une pose dans le costume masculin



que Rosa Bonheur portait habituellement sans aucune recherche d'élégance et simplement parce qu'il lui était commode pour vivre au milieu des animaux domestiques, ses modèles habituels.

A propos d'animaux, chères amies, avez-vous été bouleversées par l'émotion qu'a causée à nos frères la mort prématurée d'un distingué représentant de la race chevaline.

Voici sténographié ce que nous avons entendu à ce sujet :

Un collégien entre très affairé dans le salon où travaillait l'aïeule et ses petites filles :

— Bonne maman, vous savez le malheur, c'est affreux !

— Oh ! mon Dieu, qu'est-il arrivé ? dit la grand-mère effrayée.

— Holocauste est mort !

— Qui est-ce ? Un de tes camarades ? Je ne le connaissais pas.

— Oh ! bonne maman, vous ne savez pas qu'Holocauste est un cheval, ou plutôt était, car il n'est plus ! Il appartenait à M. de Brémont, c'était Sloan qui le montait, ce fameux jockey qui ne s'est pas laissé épater par le prince de Galles. Eh bien, au derby d'Epsom, Holocauste s'est brisé le paturon 500 mètres avant d'arriver au poteau, il a glissé sur une pelure d'orange, ce malheur l'a seul empêché d'arriver premier, c'est bien vrai, puisque les Anglais conviennent eux-mêmes, que sans cette glissade finale notre cheval était probablement vainqueur. Au lieu de cela, il a fallu l'abattre, cela fait perdre des millions aux parieurs ; il était frère de Gardefeu, fils de...

A ce moment du discours, bonne maman éclate :

— Si tu crois que je vais les plaindre tes parieurs, je garde ma pitié pour d'autres et tu ferais mieux d'apprendre des généalogies historiques plutôt que de t'occuper des familles chevalines, je serais moins inquiète de ton baccalauréat.

Et bonne maman, qui est une vraie grand-mère avec de beaux cheveux blancs, l'horreur de la bicyclette en particulier et de tous les sports en général, reprend son ouvrage d'un air soucieux. Lui, reste très fier d'être un Monsieur que la mort d'Holocauste trouble au point de reléguer le baccalauréat au deuxième plan.

Pauvres petits ! ils sont malheureusement une bande comme ça qui ont singulièrement déplacé l'importance des choses.

Nous aurions la tentation d'appliquer cette réflexion aux amateurs qui se pressaient dans la galerie Georges Petit à la vente des tableaux, meubles et objets d'art venant du château de Va-

lençay mis en vente après la mort du vieux duc. Une paire de chandeliers a été payée 18,000 francs ; une encoignure, 20,000 francs ; deux canapés en mauvais état, 30,000 francs ; enfin, le clou de la vente a été la somme de 320,000 francs pour deux canapés et douze chaises. Par une anomalie qui ne s'explique que par la mode napoléonienne actuelle, le portrait de Napoléon I<sup>er</sup>, du baron Girard, a atteint 16,500 francs, tandis que ceux de Louis XVIII et de Charles X, signés du même nom et d'un mérite égal, étaient adjugés entre 4,000 et 5,000 francs. Ces chiffres prouvent qu'il y a encore quelques fortunes en France.

Les prix demandés et obtenus par certains automobiles en sont une autre preuve. En fidèle chroniqueuse, nous devrions vous entretenir de cette Exposition d'Automobilisme, mais comment parler avec impartialité d'ennemis personnels. Nous en voulons aux automobiles d'avoir remplacé l'odeur des lilas par celle du pétrole, pendant tout ce printemps, d'écraser en toutes saisons nos enfants ou nos chiens, ou du moins de nous mettre en transes continuelles et de rendre inélégante et malpropre toute l'humanité. Autrefois, on voyait passer dans des calèches bien attelées de fraîches toilettes, de jolis visages, des hommes en tenue correcte ; maintenant, quand, par hasard, un nuage de poussière ne voile pas tout, on n'aperçoit que des paquets informes et gris, et, grâce aux lunettes préservatrices, on peut se demander si les Quinze-Vingts n'ont pas octroyé l'aubaine d'une promenade à leurs pensionnaires. Tout s'arrangera, nous dit-on, patientons, des merveilles se préparent ; acceptons-en l'augure, mais, en attendant, entre bicyclettes et automobiles, les environs de Paris ne sont plus tenables ; on risque sa vie à chaque promenade. Il y a certainement des ordonnances de police, mais on n'en a cure, et puis les règlements...

Dans celui des postes, les journaux ont dernièrement cueilli cette perle administrative :

ARTICLE \*\*\*. — Les employés ne doivent pas prendre connaissance du contenu des cartes postales ou des dépêches ouvertes.

Un peu plus loin :

ARTICLE \*\*\*. — Les employés ne doivent pas expédier les cartes postales ou les dépêches ouvertes contenant des injures ou des grossièretés.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses !

EDMÉE.